

MARCEL NOPPENY

EN

LUXEMBOURG AUJOURD'HUI

Notes touristiques



Edition S. E. L. F.

LA NOUVELLE IMPRIMERIE DE STRASBOURG
1939

DU MÊME AUTEUR :

Fresez, paysagiste, et son époque

Linden et Hansen, Luxembourg, 1932.

Des Lions de Rémont aux Lions de Trémont

(Histoire d'un Hôtel de Ville),

J. Beffort, Luxembourg, 1932.

L'Œuvre multiple de Nicolas Liez

Linden et Hansen, Luxembourg, 1933.

Luxembourg 1830

La Révolution belge et la presse luxembourgeoise

J. Beffort, Luxembourg, 1934.

... à Luxembourg, autrefois ...

(1^{er} volume),

J. Beffort, Luxembourg 1936.



Aperçu historique sur le Grand-Duché de Luxembourg

Habité primitivement par les Ligures, puis, comme toute cette partie de l'Europe occidentale qui s'étend entre le Rhin et l'Océan, par les Celtes, l'actuel territoire du Grand-Duché de Luxembourg faisait, à l'époque de sa conquête par César et ses légions (l'an 50 avant l'ère chrétienne), partie du pays des Trévires, tribu de la Gaule belge. Il participa à l'essor prodigieux de Trèves, ancien „oppidum" gaulois, devenu cité impériale romaine. De nombreux et importants vestiges archéologiques, les poèmes contemporains d'Ausone et de Fortunat, de récentes constatations historiques attestent la civilisation avancée de nos ancêtres gallo-romains, la remarquable prospérité de notre pays, la densité de sa population. Malheureusement, les invasions germaniques des 5^{ème} et 6^{ème} siècles, anéantissent l'oeuvre admirable des Celto-Latins, refoulent les autochtones ou les déciment, et plongent la contrée mosellane et alizontaine dans la barbarie.

Elle y persiste à l'époque mérovingienne, où elle fait partie de l'Austrasie ; mais au septième siècle, une civilisation nouvelle y prend racine, venant de France, d'Irlande et d'Angleterre, avec les missionnaires chrétiens évangélistes : les fondateurs des monastères de Trèves, de Stavelot, de Malmédy, de Saint-Hubert, d'Echternach, monastères qui encerclent pour ainsi dire le Luxembourg actuel, y rencontrent le concours des Carolingiens : Pépin d'Héristal, Charles Martel, Pépin le Bref, Charlemagne, possesseurs du sol, font donation aux couvents déjà installés ou qui s'installent, de propriétés considérables. De leur côté et un peu plus tard, par voie de cessions, d'échanges ou de conquêtes, les seigneurs terriens, usurpateurs des droits régaliens, arrondiront leurs domaines. C'est ainsi que d'une transaction intervenue vers l'an mil entre l'abbé de Saint Maximin et un cadet de la maison seigneuriale d'Ardenne, naîtra l'Etat féodal qui prendra le nom de Luxembourg.

Avec des fortunes diverses, les successeurs de ce Sigefroid, descendant vraisemblable du grand empereur d'Occident, augmentent et consolident, par des mariages, des guerres et des traités, leur puissance territoriale ; ils finissent par jouer, sur le plan européen, un rôle politique d'autant plus important, qu'à la fois française et allemande d'origine, de langues et d'alliances, la maison souveraine de Luxembourg-Ardenne, devenue de Luxembourg-Namur et aussitôt après de Luxembourg-Limbourg, louvoie habilement entre la France et l'Allemagne. Elle atteint à l'apogée de sa puissance avec Henri VII et ses successeurs immédiats.

Henri VII, arrière petit-fils de l'habile et énergique comtesse Ermesinde, créatrice de nos premières libertés nationales, était le fils du comte Henri VI et de Béatrice d'Avesnes. Ce prince, français d'éducation et de langue, né à Valenciennes vers 1275, élevé à la cour de France, fut élu, en 1309, empereur germanique ; une de ses filles Marie, épousa Charles-le-Bel, roi de France ; son fils Jean, dit Jean l'Aveugle, comte de Luxembourg, vicaire de l'Empire, porté au trône de Bohême et à celui de Pologne, épousa en deuxième noces la princesse Béatrice de Bourbon, descendante de Saint-Louis, et mourut pour la France à Crécy. Une fille de son premier lit, Bonne de Luxembourg, s'unit à Jean-le-Bon, roi de France, et devint la mère de Charles V, dit le Sage ; son fils aîné, Venceslas, qui avait combattu à Crécy aux côtés de son père, fut élu, à son tour, empereur d'Allemagne sous le nom de Charles IV ; son fils cadet, également nommé Venceslas, ami et disciple de Froissard et bon poète de langue d'oïl, devint duc de Luxembourg ; deux de ses petits-fils, Venceslas II et Sigismond, fils de Charles IV, l'un et l'autre duc de Luxembourg, coiffèrent également la couronne impériale.

Vers cette époque (1354), le Luxembourg, érigé en duché par Charles IV, s'étendait de la banlieue d'Aix-la-Cha-

pelle à celle de Mézières. des portes de Liège à celles de Metz. Il était, pour plus de la moitié de sa superficie et de sa population, composé de pays exclusivement de langue française, pour un peu moins, de pays principalement de langage germanique, et occupait un territoire comptant actuellement près d'un million d'habitants. Mais l'éloignement et l'indifférence de ses derniers souverains, leurs perpétuels besoins d'argent surtout, firent passer le duché de Luxembourg par une suite d'opérations plus financières que politiques, et il se trouva bientôt en puissance de plusieurs souverains simultanés, les uns, héréditaires avec droit de réméré, les autres, hypothécaires par droit d'engagère... Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, mit enfin tout le monde d'accord, d'une part, en remboursant l'hypothèque, de l'autre en dédommageant l'engagère, et, en outre, en s'emparant *manu militari* du pays et de sa capitale (1443).

C'est ainsi que le duché de Luxembourg, devenu bourguignon, passa à Charles le Téméraire, puis à sa fille et héritière unique, Marie, épouse de Maximilien d'Autriche, enfin à leur fils, Philippe-le-Beau, héritier d'Autriche par son père, des Pays-Bas par sa mère et époux de Jeanne-la-Folle, héritière d'Espagne. Leur fils, Charles-Quint, héritier de tous ces héritages, trouva dans son berceau, en 1500, le titre de Duc de Luxembourg.

Après l'abdication de ce prince, survenue en 1555, le Luxembourg revint, avec le reste des Pays-Bas, à Philippe II, roi d'Espagne, son fils. Ce fut sous celui-ci et ses successeurs, pendant un peu plus d'un siècle, une alternance de courtes éclaircies de prospérité et de longues périodes de guerre : guerres civiles, guerres religieuses, guerres, surtout, de pillage et de dévastations, dont notre pays subit le contre-coup et fut même, parfois, le déplorable théâtre.

Par le traité des Pyrénées, en 1659, la partie du territoire luxembourgeois qui s'étendait entre la Moselle et la Meuse, de Thionville à Carignan, fut, avec ces villes, alors luxembourgeoises, cédée à la France. Ce fut là le premier démembrement. Vingt-cinq ans plus tard, le pays tout entier devenait français, après le siège et la prise de sa capitale par Vauban. Il le resta, de droit, jusqu'au traité de Ryswick (1697) qui le fit repasser sous la domination espagnole, mais il demeura, de fait jusqu'en 1714, sous l'immédiate influence

française, grâce à l'accession au trône d'Espagne de Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, et à l'interim de Maximilien-Emmanuel de Bavière, beau-père de l'un et allié, très protégé, de l'autre.

Le traité d'Utrecht et ses corollaires, les traités de Rastadt et de Bade en Argovie, octroyèrent le duché de Luxembourg, rattaché administrativement aux Pays-Bas, avec Bruxelles comme capitale, aux Habsbourg d'Autriche. Sous Charles VI, Marie-Thérèse et Joseph II, l'ère de la prospérité nationale, commencée sous Louis XIV, continua et s'accrut, grâce à une longue période de paix et de calme, tout au moins relatifs, et à d'heureuses innovations judiciaires, administratives et politiques.

Mais il était réservé à la première République et à l'Empire de Napoléon, de marquer définitivement le Luxembourg de l'empreinte moderne. Conquis en 1795 par les armées révolutionnaires, cédé par l'Autriche à la France par le traité de Campo-Formio (1797), l'ancien duché, devenu départements des Forêts, partagea, pendant près de vingt années, les destinées de la France, et reçut d'elle son actuelle contexture constitutionnelle, administrative, municipale, judiciaire et juridique, économique et financière.

Occupé par les Alliés en 1814, amputé, par le Traité de Paris et le Congrès de Vienne, au profit de la Prusse, de toute la partie orientale de son territoire au-delà de la Moselle, de la Sûre et de l'Our, — c'est là le deuxième démembrement — le duché de Luxembourg fut, — non sans ironie — érigé en Grand-Duché et déclaré indépendant.... Singulière indépendance, somme toute, puisque un lien fédératif, assez vague il est vrai, l'unissait à la Confédération germanique, nouvellement instituée, et qu'une garnison prussienne venait s'installer dans sa capitale; singulière indépendance encore, puisque il était cédé, à titre personnel, à Guillaume d'Orange-Nassau, roi des Pays-Bas, en dédommagement des anciennes possessions de sa famille en terre allemande, et que, tout grand-duché autonome qu'il était, il ne devait former, néanmoins, qu'une province — sans plus — du nouveau royaume. Bref, un monstre politique tout à fait extraordinaire. Il lui fallut plus d'un demi siècle de luttes discrètes, une révolution, deux guerres, la connivence des hasards et la complicité des circonstances, pour prendre enfin figure d'Etat...

En 1830, alors que le vent des révolutions soufflait sur le monde, le Luxembourg se souleva en même temps que les autres provinces des Pays-Bas qui constituaient la Belgique. Le pays tout entier (à l'exception de sa capitale qui, occupée par la garnison prussienne, resta fidèle au régime hollandais) épousa la cause belge. En 1839, un Congrès de puissances, réuni à Londres, partagea le Grand-Duché en deux parties, assez inégales, attribuant celle de langue plus particulièrement française au jeune royaume de Belgique, — troisième démembrement — et conservant à l'autre, celle de langage germanique, mais bilingue de fait, son titre de grand-duché, son indépendance d'étiquette et son autonomie d'apparence...

Aussi la véritable „indépendance” de notre pays ne remonte-t-elle qu'à 1867, lorsque la dissolution de la Confédération germanique et le départ de la garnison prussienne rompirent les derniers liens qui nous unissaient, malgré nous, à un organisme politique étranger. Un traité international, signé à Londres le 11 mai 1867,

proclama le Grand-Duché de Luxembourg „Etat indépendant, perpétuellement neutre, sous la garantie collective des puissances” et ordonna simultanément le démantèlement de la forteresse. L'accession au trône grand-ducal de la branche aînée de la maison de Nassau en suite de la mort, sans héritier mâle, du roi grand-duc Guillaume III (1890), la consultation populaire de septembre 1919, plébiscitant à une immense majorité la grande-duchesse Charlotte, épouse du prince Félix de Bourbon-Parme, et la dénonciation, en 1918, de l'union douanière avec l'Allemagne, ont achevé l'oeuvre de notre libération définitive. De 1914 à 1918 les troupes allemandes occupèrent notre pays, dont plus de 3000 nationaux s'étaient engagés dans les armées alliées, principalement dans les armées françaises. En 1921 le Luxembourg contracta avec la Belgique une union douanière et commerciale pour une durée de 50 années, orientant ainsi définitivement notre vie économique vers l'ouest, où avait de tout temps principalement tendu notre vie intellectuelle.

Voix étrangères

La vérité, dit-on, sort de la bouche des enfants. J'ajouterai „de leur plume”, si j'en crois une appréciation écolière, que j'ai rencontrée, naguère, dans l'oeuvre charmante et profonde d'Albert Thierry, un de ceux innombrables, hélas ! que la guerre enleva aux lettres françaises.

Professeur d'école primaire supérieure, ayant, par conséquent, affaire à des enfants âgés de douze à seize ans, il eut, un jour, l'occasion de noter cette réponse, assez imprévue, d'un de ses petits élèves, originaire d'entre Orléans et Montargis :

„Dans le Grand-Duché de Luxembourg, avait déclaré l'écolier, tout le monde y est très bien. Les oiseaux chantent, font leur nid sans être dérangés. Il ne pleut pas beaucoup, et ainsi le pays est favorable à tout le monde.”

Certes, des oiseaux qui chantent ne sont pas une particularité réservée au seul Luxembourg ; et s'ils font leur nid sans être dérangés, la constatation part surtout d'un bon naturel... Mais il convient de retenir les naïves et définitives paroles de ce Français de 12 ans, qui, pour avoir, sans doute, passé chez nous quelques journées printanières et ensoleillées de sa petite enfance, trouva, tout naturellement, „que notre pays est favorable à tout le monde, et que tout le monde y est très bien.”

Puéril certifiât, valant les attestations les plus flatteuses, et que je mettraï, pour son tour ingénu, sur le même rang que les éloges et les mentions, dont je vais, rapidement, passer en revue les auteurs.

Ceux-ci cédèrent, eux aussi, à l'attirance spéciale que semble avoir, de

tout temps, exercé sur les „touristes“
— même avant la lettre et le terme
— le pays dont je vous entretiens.

Car ils sont nombreux, et d'entre les plus grands, ceux qui, venus de contrées étrangères, fixèrent par l'écriture le pittoresque que le hasard leur fit ici rencontrer. En des voyageurs illustres, en des poètes, en des philosophes, en des guerriers même, nos collines ardennaises et nos vallées mosellanes suscitérent des émotions, dont les réactions nous ont été transmises. De Jules César à Maurice Barrès notre pays vit, sous son ciel, „favorable“ bien que parfois capricieux, errer des touristes célèbres qui éprouvèrent sa beauté et en témoignèrent :

Voici le capitaine latin à la tête de ses troupes, qui, au cours de ses chevauchées à travers le pays des Trévières, en note brièvement la nature particulière.

Voici, trois siècles après lui, le gallo-romain Ausone, auquel la Moselle luxembourgeoise inspire des hexamètres d'une précieuse et berceuse harmonie.

Voici vers l'an 600, Fortunatus, ce quasi-Mérovingien, qui chante, en vers latins classiques, la rocheuse Sère et les villages aux toits fumants échelonnés vers son embouchure.

Voici les moines austères et savants, mais artistes et avertis, qui, venus d'Irlande ou de la Frise, longtemps avant l'an mil, s'arrêtent puis se fixent dans nos vallons boisés et solitaires, et, bientôt, suscitent des pèlerins innombrables, les premiers des „touristes en série“.

Voici Pétrarque, le „maître des charmeurs de l'oreille“, qui — je traduis textuellement — „passant par la sylvie ardennaise, ouït dans le bruit du vent jouant dans le feuillage, dans le chant des oiseaux et dans le murmure des sources, la voix de Laure de Noves.“

Voici l'immense Shakespeare, qui, de son île blanche et verte, évoque la

sombre forêt d'Ardenne et son horreur légendaire.

Voici Racine, grand poète, historiographe d'un grand roi, qui, accompagnant Louis XIV à Luxembourg, relève, dans ses lettres à Boileau, les spécialités gastronomiques dont nous nous glorifions

Voici Goethe, qui découvre la beauté alternée de la ville à la fois guerrière et idyllique, formidable et paisible, agreste et belliqueuse.

Voici Victor Hugo, que nos ruines féodales attirent et retiennent, et qui leur consacre des vers colorés et sonores et des dessins hallucinants.

Voici Maurice Barrès, résumant, en une page magnifique, la destinée tragique et la valeur humaine de notre terre natale, lieu de rencontre des poussées contraires, latine et germanique, où se joignent et se confondent les races

„Pays favorable à tout le monde, écrivait l'écolier de France, pays où tout le monde est très bien“ ! Expression prêtant un peu à confusion, mais que l'on peut préciser : pays fait pour plaire à tout le monde, où chacun trouve son compte, où les touristes, aux prétentions les plus opposées, seront satisfaits. Pays d'une variété extrême de paysages et de sites, réunissant, sur 2500 kilomètres carrés — moins de la moitié d'un département français — la montagne et la plaine, la forêt et la prairie, la rivière douce-coulante et le vif ruisseau étroit, l'intensité industrielle la plus formidable et le grave et long labeur de la vie agricole

Et ces 2500 kilomètres carrés d'un territoire varié à l'extrême, que dessert un double et admirable réseau de routes et de rails, sertissent ce joyau : Luxembourg !

Luxembourg, la ville la plus curieuse, la plus étrange, la plus paradoxale qui soit, faite de rochers et de verdure, d'arêtes vives et de lignes qui s'estompent, de couleurs qui se

rejoignent, de silhouettes qui se perdent ; de loin, toute en murailles, en tours et en clochers, de près, s'épanouissant en de larges avenues, aérées et rectilignes.

Luxembourg : ville moyen-âgeuse dans ses vieilles rues, vénitienne, presque lacustre, dans ses faubourgs, résolument, mais artistiquement, moderne dans ses artères nouvelles, bourguignonne, espagnole, française, autrichienne, et même luxembourgeoise, dans ses monuments et son histoire.

Luxembourg, qui évoque à la fois Edimbourg et Constantine, Dinan en Bretagne et Avallon dans le Morvan, et que le grand Vauban entourait de bastions et de remparts où ont été

tracées, depuis, des promenades d'entre les plus pittoresques qui soient au monde.

Ainsi, le pays de Luxembourg est comme un microcosme de beautés multiples, dues autant à la nature qu'à la main de l'homme. Si le grandiose lui fait défaut — infini de la mer, immensité de la montagne — c'est en revanche, par excellence, la terre du tourisme reposant : reposant comme les ondulations douces de son sol et le dôme de ses forêts ; reposant comme l'air qu'on y respire et comme tout ce qui est „d'altitude moyenne". Il n'est vraiment que l'accueil qu'on y reçoit, que l'hospitalité qu'on y trouve, qui dépasse la commune mesure. . . .

Le pays du bon accueil

Minuscule pays, aux portes à la fois, de France, de Belgique et d'Allemagne, à deux pas de la Grande-Bretagne et des Pays-Bas, à quelques heures de la Suisse, voire de l'Italie, le Grand-Duché souverain de Luxembourg jouit de l'avantage unique d'une position géographique centrale, qui fait de lui le carrefour presque obligé des routes touristiques d'Europe.

D'être situé ainsi à la croisée de chemins internationaux, lui a constitué une âme hospitalière et un cœur compréhensif, largement ouvert à tout ce qui vient de l'Étranger. . . Voyageurs du monde entier qui n'avez point encore goûté de l'hospitalité luxembourgeoise, sachez que vous ne trouverez nulle part ailleurs accueil plus empressé, plus courtois, réception plus accorte. . .

„Habités des rapides et des grands express, 7 heures de Paris, 4 heures de Bruxelles, 8 heures de Londres, 6 heures d'Amsterdam et autant de Bâle, 12 heures de Berlin, vous séparent d'une petite capitale singulièrement cosmopolite, qui unit aux charmes inédits de l'étrangère, un peu de celui particulier à la ville même que vous venez de quitter. . .

Automobilistes qui aimez les routes exemplaires, passée la frontière luxem-

bourgeoise aux douaniers aimables, aux formalités faciles, vous trouverez un des meilleurs réseaux qui soient au monde, vous tendant, comme des bras fraternels, ses ramifications nombreuses à la signalisation parfaite.

Amateurs de camping, qui aimez les étapes aventureuses et les sites déserts, mais que les difficultés du ravitaillement, parfois, pourraient inquiéter, sachez que Luxembourg est le pays des fermes et des moulins isolés et plantureux : les touristes nomades installés à proximité jouissent à la fois des avantages de la solitude et de ceux de l'humaine présence.

Excursionnistes en commun, de confortables autocars vous mèneront, à travers l'enchantement de paysages perpétuellement renouvelés, des vallées moselanes aux hauteurs ardennaises, des hauteurs ardennaises aux molles ondulations de la plaine lorraine, et vous feront, en quelques heures, connaître deux aspects, entièrement dissemblables mais pareillement sympathiques, d'une même contrée.

Scouts de tous les pays du monde, loin des escarpements de la montagne et de la monotonie de la plaine, il n'est pas seulement ici de merveilleuses orées de bois et de romantiques ruines où dresser vos

tentes, il est aussi des blockhaus, des chalets, des refuges, commodes et avenantes demeures, mises gracieusement à votre disposition.

Pédestriens, groupements scolaires, garçons ou filles, qui voyagez en bande et qu'un maître accompagne, et vous aussi jeunes voyageurs, isolés ou par groupes réduits, voici „les Auberges pour la Jeunesse". Vous y trouverez, pour la plus minime des redevances, le vivre et le couvert, au choix et selon vos préférences, ou dans un site résolument silvestre, ou dans un cadre prodigieusement moyen-âgeux.

Et vous qui, vous évadant des bruits de la ville, cherchez le repos, le calme, l'air subtil et léger des moyennes altitudes, partout, ici, la forêt vous reçoit et vous berce, l'ombreuse forêt, aux parfums de résine, de menthe et de framboise, où la mousse est sous vos pas, le dôme de verdure au dessus de vos têtes et, autour de vous, les mille rumeurs harmonieuses de la vie des êtres et des choses. . .

Pêcheurs qui taquinaient le poisson ! Grandes et petites, nos rivières hospitalisent une faune aquatique variée, et des hôteliers prévenants tiennent en réserve pour leurs fidèles clients des kilomètres de vifs ruisseaux, étroits et rapides, où la truite abonde et où l'ombre-chevalier file comme un éclair.

Aimez-vous les sports nautiques ? Ces mêmes rivières encore sont sillonnées de canoës et de périssoires et toutes les localités un peu importantes de la Moselle et de la Sûre, de l'Our et de l'Alzette ont des plages admirablement orientées où le bain de soleil alterne avec le bain de rivière.

Gastronomes qui me lisez ! Si vous ne connaissez encore ni l'écrevisse à la luxembourgeoise, ni la truite façon locale, ni le jambon fumé de nos Ardennes, ni le gras-double à la mode de chez nous, ni notre tendre poulet de grain, le tout arrosé du vin frais, clair, pétillant et fruité de notre Moselle, souffrez que Luxembourg, par ma plume, vous convie à réparer cette négligence !

Tourisme en réduction

Au point de vue du tourisme, le pays de Luxembourg est, par sa position géographique et la constitution de son sol, une réduction des pays continentaux qui l'entourent. La montagne aux moyennes altitudes, les forêts profondes, les cours d'eau innombrables, les pittoresques vallées, les verdoyants et calmes pâturages, et les contrées puissamment industrielles s'y succèdent et s'y combinent. Des villages cossus, propres et riches, alternent avec des villes prospères et élégantes, nichées dans la verdure, hissées sur des rochers, couchées le long des claires rivières. D'excellents hôtels d'un confort parfait et dont la cuisine est réputée, ménagent au touriste l'accueil le plus hospitalier. La ville de Luxembourg, à laquelle on s'accorde à reconnaître l'un des sites les plus merveilleux de l'Europe, constitue un

point central d'où l'on peut rayonner non seulement vers les attractions touristiques du pays (Ardennes, Petite Suisse, Moselle, vallées de l'Eisch de l'Alzette, de la Sûre, des deux Ernzy), mais également vers les proches villes de l'Etranger : Luxembourg, tant par la route que par le rail, est à quelques heures seulement de Metz, de Nancy, de Verdun et de ses champs de bataille, de toute la Lorraine, de Sedan, de Mézières-Charleville, des Ardennes françaises et belges, de Namur, de Liège, de Spa, des pays d'Eupen et de Malmédy, de l'Eiffel allemande, de Trèves, de Coblenze, de la Plaine rhénane, de la Sarre . . .

Par les langues qu'on y parle, la mentalité accueillante qui règne, le change favorable qui s'y pratique, le goût moderne allié au respect des choses d'autrefois qu'on rencontre, la

large compréhension qu'on trouve partout, le Grand-Duché de Luxembourg est le pays idéal des villégiatures reposantes et des séjours lénitifs.

Rappelons qu'à côté de ses grandes routes, peut-être les meilleures en Europe, le Luxembourg présente des possibilités idéales pour le camping, le canotage, la natation dans des rivières innombrables et sur des plages modernes, pour la chasse et pour la pêche. On y trouvera le terrain de golf le plus récent d'Europe, de nombreuses Auberges pour la Jeunesse, des abris mis gracieusement à la disposition des scouts étrangers.

Sa station balnéaire... et familiale de Mondorf-les-Bains, aux eaux souveraines contre les maladies de la nutri-

tion, est une des mieux agencées de l'Europe. Situé entre la Belgique, l'Allemagne et la France (une partie de son parc admirable est en territoire français), Mondorf réunit la clientèle la plus cosmopolite qui soit : Français, Belges, Néerlandais, Allemands, Anglais s'y donnent rendez-vous et s'y retrouvent.

C'est ainsi que ce pays, l'un des plus petits du monde, l'un des plus industriels et des plus résolument modernes, est en même temps l'un des plus traditionalistes et des plus pittoresques. Quiconque a passé par le Luxembourg et s'y est arrêté, ne serait-ce que quelques jours, peut prétendre avec raison, connaître, en raccourci, l'Europe continentale de l'Ouest.

Les Quatre Aspects du Luxembourg

Le Grand-Duché de Luxembourg a cet avantage unique de réunir sur ses 2.500 kilomètres carrés — la moitié d'un département de France — les quatre principales faces du tourisme dans l'intérieur des terres :

La cité — la forêt — la rivière — la montagne.

Et il les présente de telle sorte, d'une façon si heureusement combinée, qu'il ne faut en réalité que quelques heures pour jouir entièrement de cette diversité merveilleuse.

Et ainsi qu'au Cinéma vous voyez, de votre fauteuil, se succéder sur l'écran des décors tour à tour champêtres ou urbains, des sites tantôt gracieux et accessibles, tantôt imposants et sauvages, des bois et des fleuves, des hauteurs et des plaines ; ainsi, sur des sièges confortables, en voiture, en autocar, en chemin de fer, vous cheminerez à travers les paysages les plus dissemblables. Au lieu de contempler un film, vous en vivez un, et de la plus émouvante variété.

A peine a-t-on, dans la direction du Nord ou de l'Est, quitté Luxembourg, l'incroyable pittoresque de sa vieille ville et de ses faubourgs, le prodigieux entassement de ses remparts, de ses clochers, de ses tours, de ses pignons pointus, de ses hauts toits d'ardoise ; à peine a-t-on, sur cette silhouette fameuse, découpée sur un ciel d'un bleu profond ou d'un gris délicat, jeté un dernier regard, que déjà la forêt vous accueille, vous enveloppe, vous étreint ; cette forêt ubiquitaire et universelle, qui cerne toutes les localités, qui vous attend partout, qui resurgit à chaque pas, qui jalonne votre route et qui ne disparaît que pour reparaître aussitôt, après avoir découvert d'incomparables horizons, prodigieux d'imprévu et de surprises. Soudain voici devant vous, se déroulant en ondulations harmonieuses, se creusant en vallées aimables, remontant vers des collines à peine accentuées, un pays tout nouveau, parmi l'émerveillement des lointains mauves, où des

villages innombrables se dissimulent dans des nids de verdure et de fleurs... C'est un choix, bordé de lyriques coiteaux où s'étage la vigne, l'empire de la doux-coulante Moselle, ou, parmi les grasses et copieuses prairies étalées au pied d'escarpements boisés, celui de l'Alzette aux lentes eaux.

Mais déjà la Sûre, alerte et chantante, parfois tumultueuse et que des rochers obligent à d'incessants méandres, ménage la transition : la falaise devient colline, la colline montagne. Et vous avez dans votre regard l'image encore de villes coquettes se mirant dans ses eaux assagies, que déjà les aspects apparaissent plus rudes, les vallées plus profondes, les hauteurs plus abruptes. Grands espaces solitaires, villages blancs au creux des combes ou sur les crêtes des hauts plateaux, châteaux en ruine au sommet de côtes escarpées, ruisseaux grondeurs, hâtant leur course : c'est l'Ardenne tout entière révélée à nos yeux.

Mais le décor, de nouveau, change avec une rapidité inconcevable : C'est une succession de vallées verdoyantes, d'onduleuses collines, une alternance

extraordinaire de pâturages, de champs, de bois, de bosquets, de vergers, de jardins fleuris ; des Normandies, des Beauces, des Touraines, des Vendées en miniature se succèdent, se remplacent, disparaissent, se renouvellent ; enjambant d'innombrables cours d'eau, découvrant à chaque tournant de route, tantôt un château moderne, tantôt une ruine moyen-âgeuse, tantôt un riche village, tantôt une villette délicieuse, voilà que, sans transition aucune, vous pénétrez dans le pays de l'intensité industrielle la plus prodigieuse, de l'activité minière et métallurgique la plus incroyable !

Derrière vous, la douce paix des pâtis, le calme champêtre, le repos silvestre ; devant vous, le sol fouillé jusque dans ses entrailles, les flancs sanglants de la terre rouge, les usines sans nombre, la chanson du fer, la beauté et la fièvre du travail humain.

Mais vous ne faites que passer, car voici, déjà et de nouveau, prenant de ce côté, qui est celui du Sud ou de l'Ouest, figure de grande cité moderne, Luxembourg, dont l'aspect septentrional de vieille forteresse n'a point encore déserté votre rétine.

La ville de Luxembourg

Capitale du dernier Grand-Duché, porteuse du nom, gardienne de la flamme, la ville de Luxembourg accumule et synthétise les charmes imprévus et les grâces, parfois paradoxales, du pays tout entier dont elle est la marraine.

Si ce pays, qu'il suffit pourtant d'une journée pour parcourir, surprend par la diversité de ses paysages et leur rapide succession, et réunit, en un tout d'une harmonie étonnante, la forêt, la rivière, la montagne et la cité, sa capitale, à son tour, résume ce résumé : ceinturée de verdure, dressée sur le roc, reflétée par les eaux, s'étendant dans la plaine, unissant une apparence résolument moderne à d'autres apparences curieusement his-

toriques, la ville de Luxembourg est peut-être la seule au monde à pouvoir satisfaire entièrement, au point de vue du tourisme, les exigences les plus diverses et les prétentions les plus opposées.

Très schématisé, le Grand-Duché de Luxembourg est un triangle isocèle placé entre la France, la Belgique et l'Allemagne. Au Sud, la base est française, l'angle opposé pénètre légèrement en Belgique, les deux côtés sont, belge à l'Ouest, allemand à l'Est. Luxembourg est un point situé à égale distance, ou à peu près, des trois frontières, et les routes qui y mènent, sont, si l'on veut bien y prendre garde, des perpendicu-



LUXEMBOURG en 1825



LUXEMBOURG en 1939

laïres aux trois côtés, tracées très géométriquement.

Or, de quelque direction que l'on vienne, „de France, de Belgique ou d'Allemagne" comme dit le chant national, le décor change entièrement, et rien ne ressemble moins à la ville vue du Sud, que celle vue de l'Est . . . si ce n'est celle vue de l'Ouest. . .

A qui vient de Metz, par le rail ou par la route, Luxembourg se révèle sous les espèces d'une cité toute neuve, singulièrement étendue, débordante d'activité industrielle et d'animation commerciale, aux larges artères, aux hautes maisons, aux riches façades, aux ponts monumentaux, aux palais somptueux. Mélange de travail, de luxe et de beauté, ce Luxembourg essentiellement moderne plaira à ceux qu'enchantent la vie intense, l'humaine beauté du mouvement, la rumeur des foules, la vibration de l'effort. . .

A qui vient de Bruxelles, et aussi de Paris par la route, le Luxembourg semble la cité des jardins, des villas aimables dans la verdure et les fleurs, des parcs aux arbres centenaires, des boulevards bordés de claires demeures. De cela se dégage une impression de bien-être, d'élégance, de calme et même de volupté,

qui suscite en celui qui passe cette sensation ténue, fugitive, évanescence, où il entre un peu de regret et beaucoup d'illusion, et qui se traduit par ces mots que l'on murmure pour soi-même: qu'il ferait bon vivre ici !

Mais c'est à qui vient de l'Est ou du Nord que Luxembourg réserve le plus beau spectacle, le plus violent, le plus inoubliable. C'est ici, sur le rocher à pic partout surgissant, l'entassement énorme des remparts séculaires, travail des générations s'ajoutant à celui des forces naturelles. Dressant sur l'imposante masse de ces assises rocheuses, la masse plus imposante encore de ses murailles, de ses maisons et de ses tours, Luxembourg, symbole d'une puissance abolie, saisit et émeut. Et il n'y a pas en Europe, ni sans doute ailleurs, de ville laissant dans le souvenir de qui la contemple une image plus précise et plus profondément gravée.

C'est ainsi que la variété des paysages, particulière au pays tout entier, apparaît en réduction dans les aspects de sa ville capitale: Luxembourg, multiforme et divers, ménage à ses visiteurs une suite ininterrompue de surprises heureuses.

Une ville forte d'autrefois

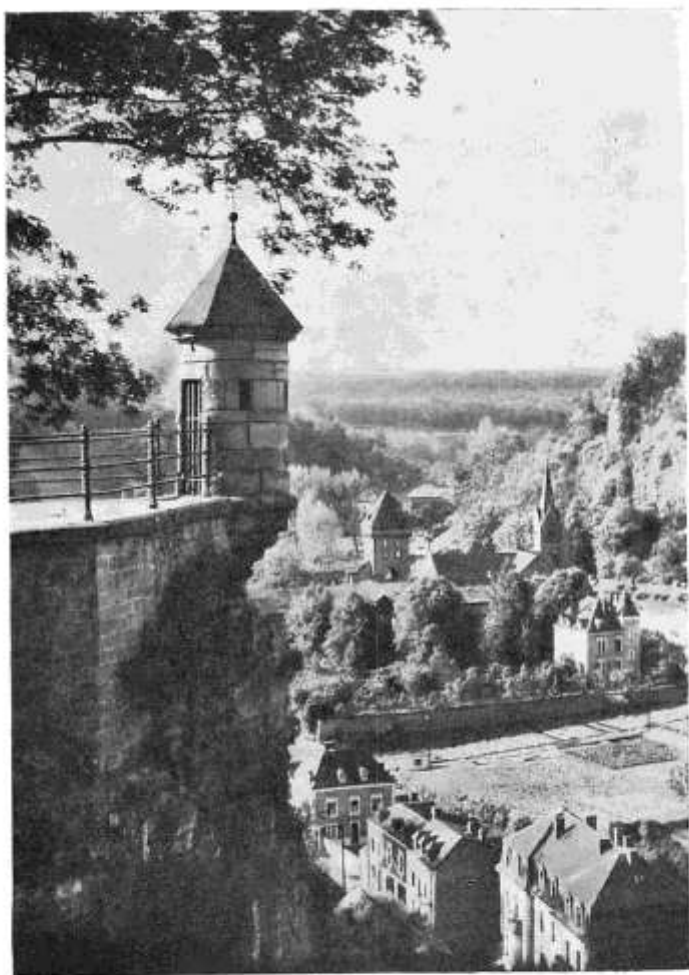
On peut ne pas être partisan de l'étymologie qui fait dériver le nom de „Luxembourg" — en luxembourgeois „Letzeburèch" — du qualificatif germanique „luetle", apparenté au „little" anglais, et qui veut dire „petit". Il est vraisemblable que Luxembourg, par où passait la grande voie romaine de Reims à Trèves, et où venaient, en outre, déboucher et se rejoindre plusieurs „diverticuli" de moindre importance, portait déjà un nom avant l'invasion, en terre gallo-romaine, des peuplades germaniques.

Quoiqu'il en soit, repaire de troglodytes aux temps préhistoriques, oppidum celtique, château-fort élevé vers l'an 250 de notre ère par l'empereur Gallien, Luxembourg ne prend non

et figure historiques qu'avec Sigefroid, comte d'Ardenne, de la famille des Carolingiens. Mille ans après les Celtes, 750 après Rome, ce seigneur féodal, constatant la situation privilégiée, à la fois offensive et défensive de cette hauteur à pic, que trois vallées encaissent et que deux cours d'eau, en partie, contournent, y édifie, sur l'éperon même qui prolonge et termine le promontoire — le „Bouc" selon la vieille valeur celtique du terme — un château fortifié.

De ce château naquit la ville.

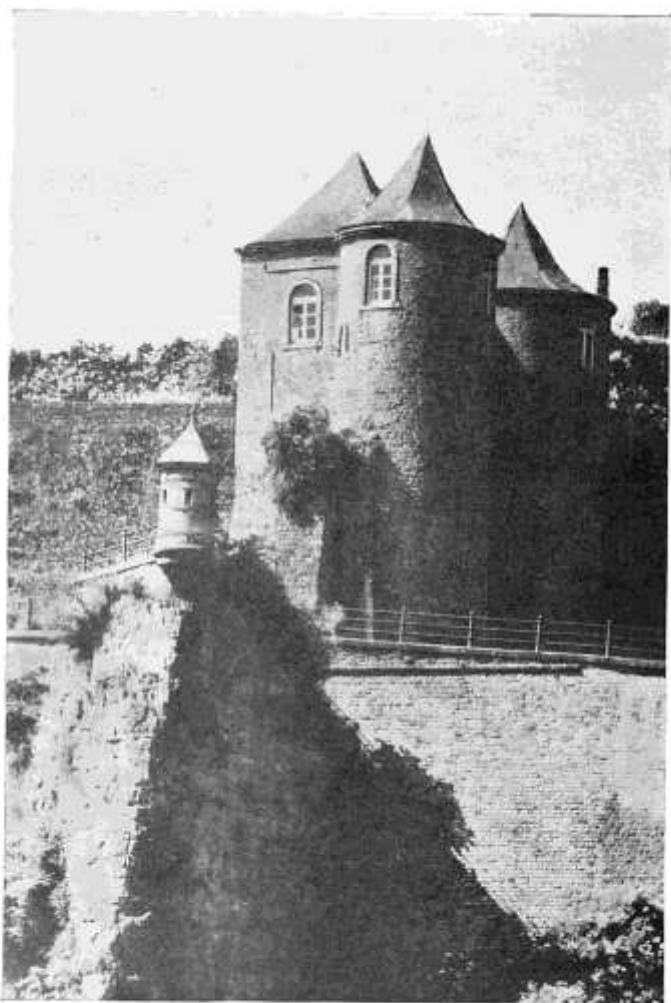
Dès cette époque, la ligne de celle-ci, telle qu'elle s'impose encore à nos yeux, de nos jours, se dessine: la partie haute, dressée sur la falaise, prendra figure d'un arc, destiné peu à peu



LUXEMBOURG : Echauguette espagnole

à s'étendre, mais dont la corde sera pendant des siècles, immuable ; la partie basse, lovée au pied du rocher, suivra les méandres, extrêmement capricieux, des cours d'eau qui s'y joignent. En haut, à l'origine, à l'ombre des

murs, les marchands, les petits artisans, les gens d'armes ; en bas, à l'abri des vents, au chaud soleil que réverbère la paroi de grès, ceux qui cultivent le sol, élèvent le bétail, moulent le grain, tannent les peaux. Au milieu,



LUXEMBOURG : Porte de la 2^e enceinte (1050)

entre la ville marchande et la ville agricole, sur l'îlot rocheux que les ponts-levis isolent, le seigneur qui protège et exploite.

Ce plan primitif une fois établi, la ville n'a plus qu'à grandir. Moins de cent ans après Siegfroid, elle ne se trouvait déjà plus à son aise dans sa

ceinture de murailles. Il fallut élargir celles-là et reculer celles-ci. Mais cette deuxième enceinte dite de Giselbert (1060), il apparut déjà vers le 14^{me} siècle qu'elle ne suffisait plus aux besoins d'une population en constante progression, et la 3^{me} enceinte, dite de Venceslas, décuplant le territoire urbain, fixa, pour trois cents ans, sinon l'aspect, du moins les limites de Luxembourg.

De 1684 à 1698, Louis XIV et Vauban, venus en adversaires et demeurés en amis et en libérateurs, firent à leur tour relâcher, particulièrement du côté des faubourgs, les liens de pierre qui entravaient la ville, et donnèrent à la redoutable forteresse qui faisait trembler l'Europe, une apparence plus redoutable encore. Ils multiplièrent les ouvrages défensifs et les architectes belges au service de l'Autriche les suivirent dans cette voie, de 1717 à 1794. Après le temps d'arrêt de la Révolution et de l'Empire — Luxembourg, ville française de l'intérieur, n'avait plus l'importance militaire d'une ville de marches — la Confédération germanique, à partir de 1827, continua la

tradition, et Luxembourg se hérissa d'ouvrages nouveaux, jusqu'à la veille même du jour où l'on en commença le démantèlement, ordonné par le congrès des puissances, réuni à Londres en 1867.

Depuis cette époque, Luxembourg a pris une extension extraordinaire. Des vestiges admirables et étonnants sont restés de la forteresse d'autrefois, et il est encore des rues étroites et ombreuses, de sombres façades, des remparts et des murs d'une apparence formidable. Mais une ville nouvelle aux larges artères, aux espaces aérés, aux villas somptueuses dans des jardins fleuris, a débordé de toutes parts. Elle n'a rien changé cependant à l'aspect général traditionnel. Et cet aspect persistera, tant que ne se seront pas écroulées les falaises naturelles, sur la crête desquelles Rome, la Gaule, les comtes et ducs de Luxembourg, les empereurs d'Allemagne, les rois de France, les souverains d'Espagne et ceux d'Autriche, érigèrent, à tour de rôle, les témoignages durables de leur puissance transitoire.

L'Empreinte de Vauban... et celle de Goethe

Il est peu de cités où le pittoresque s'amalgame aussi étroitement à l'histoire qu'à Luxembourg. Si le site naturel — un promontoire rocheux surplombant la double boucle d'une rivière — étonne et retient, c'est à la ville, qui en jaillit, qu'il appartient d'en humaniser l'impression.

L'union y est tellement intime entre l'oeuvre, primitive, de la nature et celle, successive, des hommes, qu'en vérité, on ne saisit guère où l'une finit, où l'autre commence : sous ses fleurons de toits aigus, de clochers et de tours, la couronne murale des remparts, construits par l'art des ingénieurs, est le complément obligé de la falaise, rongée par l'effort, dix fois millénaire, du torrent.

Car le mélange de la pierre native et de la pierre ouvrée est le signe distinctif

de Luxembourg. Racine l'entrevit, qui, à une époque — nous l'avons tous appris au collège — où le sentiment de la nature était fort à l'arrière-plan des soucis contemporains, n'était pas loin d'y prendre goût. A en croire, du moins, et à comprendre bien sa lettre à Boileau, datée de Luxembourg, le 24 mai 1687 :

„Je ne vous fais point le détail de tout ce qui m'a paru ici de merveilleux, lui mande-t-il. Qu'il vous suffise que je vous en rendrai bon compte quand nous nous verrons, et que je vous ferai peut-être concevoir des choses comme si vous y aviez été." . . .

Admirez, entre parenthèse, combien l'historiographe du Roi, en passant par Luxembourg, reste dans la note d'Auteuil

et réplique au „vous y croirez être vous-même” du Lafontaine des Deux Pigeons...

Cent ans après, Goethe est plus explicite. D'ailleurs, le sentiment de la nature, sur les entrefaites, est devenu de mode :

„Celui qui n'a pas vu Luxembourg, écrit-il entre le 15 et le 19 octobre 1792, alors que les vaincus de Valmy refluent par notre pays et que, désespéré, le secrétaire du duc de Weimar s'arrête dans nos murs, „celui qui n'a pas vu Luxembourg ne saurait se faire une idée de cet enchevêtrement et de cette superposition de constructions militaires. L'imagination est impuissante à se rappeler l'étrange multiplicité de ces choses, avec lesquelles le promeneur parvient à peine à se familiariser . . .

„Un ruisseau, la Pétrusse, seul d'abord, puis réuni à une rivière, l'Alzette, qui semble venir à sa rencontre, contourne la ville en méandres rocheux, suivant un cours, tantôt naturel, tantôt artificiel. Sur le haut plateau de la rive gauche, la vieille ville s'étend ; avec ses ouvrages défensifs du front de la plaine, elle ressemble à d'autres villes fortifiées. Après avoir pourvu à sa sécurité vers l'ouest, on constata qu'il fallait la garantir aussi du côté du ravin profond, où coulent les eaux.

„Bientôt, avec les progrès de l'art militaire, ces précautions ne devaient plus suffire ; sur la rive droite de la rivière, du côté du sud, du côté de l'est, du côté du nord, sur les angles rentrants et saillants de rochers irréguliers, il fallut édifier de nouveaux ouvrages de défense réciproque. Il en résulta un enchaînement à perte de vue, de bastions, de redoutes, de demi-lunes et un fouillis tellement inextricable de fortifications diverses, qu'un système défensif pareil ne se peut réaliser que dans les circonstances les plus exceptionnelles. . .

„Rien, continue-t-il, rien ne peut donc offrir un aspect plus bizarre que cette vallée étroite avec sa rivière serpentant au milieu de toutes ces constructions : les rares surfaces unies, les pentes douces ou rapides sont transformées en jardins, sont taillées en terrasses, sont parsemées de pavillon, d'où le regard se porte en haut, à gauche, à droite, sur des rochers abrupts et sur un entassement de murs gigantesques. On trouve ici une telle réunion de grandeur et de grâce, de gravité et de douceur, qu'il serait à désirer que le Poussin eût employé son magni-

fique talent à reproduire un pareil paysage.

„Je passai, ajoute-t-il, plusieurs jours dans ce labyrinthe où le roc naturel et l'art des fortifications semblent s'être jeté un mutuel défi dans l'entassement des défilés les plus bizarres, d'où cependant, la végétation sauvage et la culture d'arbres et d'arbustes d'ornement ne sont pas bannies. Après les avoir parcourus, solitaire, pensif et réfléchi, je me mis, rentré chez moi, à tracer sur le papier les images, telles qu'elles s'étaient empreintes dans mon imagination. Si imparfaites qu'elles fussent, elles suffisaient pourtant à fixer le souvenir d'un état très particulier.”

Pages symptomatiques et d'un intérêt unique pour nous. Quoique, à première vue, l'évocation du Poussin, „créateur de l'art du paysage”, comme s'exprime Burkkardt, semble un peu imprévue, dans ce fouillis et cet entassement formidablement militaires. . . . Et bien, non ! Le peintre des Bergers d'Arcadie est un classique, le plus grand classique de la peinture. Or, Goethe, ce classique, lui aussi, voit en lui l'interprète idéal d'un autre classique encore : Vauban.

Car Vauban a passé par là.

Au moment du tricentenaire de cet homme de guerre qui voulut la paix, et qui entoura d'un triple rempart de forteresses jugées inexpugnables, sa terre française, de Dunkerque à Perpignan, on ne trouva pas mauvais qu'une voix luxembourgeoise s'élevât pour l'honorer. S'il s'empara de deux villes de notre pays : Montmédy et Luxembourg, il n'en a pas moins droit à notre admiration et à notre reconnaissance.

Car non seulement il les prit sans les détruire : „Tourmenter les peuples n'était ni de sa politique ni de son goût” écrivait à ce sujet Daniel Halévy — mais encore — et cela vaut surtout pour Luxembourg — il sut leur imprimer une vie esthétique nouvelle. D'une façon assez particulière, il est vrai : dans un but tout autre, certes, que celui d'y attirer les foules, — mais combien la fin justifia l'intention — il paracheva, soit sous sa propre direction, soit que ses plans eussent été appliqués par les soins de ses successeurs, l'œuvre de la nature et de ses prédécesseurs. C'est à Vauban que la forteresse, jusqu'alors moyen-âgeuse de Luxembourg, dut ce profil particulier, ce cachet spécial, qui, la patine du temps et l'œuvre du dé-

mantèlement aidant, ont fait d'elle une chose incontestablement unique au monde.

Mais l'empreinte de Vauban n'est que sur une des faces de l'attitude historique de Luxembourg. Il en est d'autres. Le passé de la cité semble avoir engagé son avenir, à rebours de ce qu'on aurait pu s'imaginer. A force de s'y être rendus en armes, les peuples n'en ont pas désappris le chemin pacifique. Je l'ai déjà dit : tour à tour celte, romaine, franque, lotharingienne, ardennaise, bourguignonne, espagnole, autrichienne, française, allemande, hollandaise et belge, la ville libérée est restée accueillante à ceux qui furent ses maîtres successifs . . .

Quel que soit le point d'horizon d'où on l'aborde, son aspect, toujours divers, émeut, enchante et ravit :

De France, par la route de Longwy, où la ville neuve envahit la plaine occidentale, ce sont les villas élégantes et modernes, dans des jardins fleuris de roses.

De France encore, par la route de Thionville — et, plus lointainement, de Suisse et d'Italie — c'est l'animation des gares, la largeur des artères, la hauteur

des immeubles aux riches façades, l'audace des ouvrages d'art.

De Belgique et d'Angleterre, par la route d'Arion, c'est, du haut de la montagne de Strassen, la ville moderne tout entière étalée à vos pieds, ceinturée de la verdure de ses parcs, baignée dans l'ondulation de ses lointains.

De Belgique, encore, et des Pays-Bas, c'est, par la route de Liège, le farouche et déconcertant éperon du Bouc, offrant son flanc, dressant sa masse prodigieuse, et détachant sur l'écran de l'horizon les arêtes vives de ses rochers, les lignes rigides ou courbes de ses ouvrages.

C'est enfin, si l'on vient d'Allemagne par la route de Trèves, parmi les faubourgs d'autrefois, la vision soudaine de la silhouette légendaire et inoubliable, projetant vers le ciel, hors du chaos des toits d'ardoise, les clochers bulbeux ou élancés des vieilles églises . . .

C'est ainsi que le paysage de Luxembourg garde tout de son histoire. Pour le touriste attentif et curieux, un charme rare s'en dégage qui agit comme une leçon . . .

L'art monumental à Luxembourg

Issue d'un château féodal de l'an mil — dont au surplus, il ne reste rien, sauf les souterrains, qui constituent toutefois une curiosité exceptionnelle — la ville de Luxembourg impose encore à nos yeux, de nos jours, la ligne de son origine : la partie haute, dressée sur la falaise, l'évoque avec une précision, une netteté, un relief étonnants. Du haut du Pont du Château il suffit l'un coup d'oeil circulaire pour nous révéler, dépouillée de tout ce que les siècles ont pu y ajouter, la cité d'il y a 900 ans.

Car Luxembourg est une des rares villes du globe où la nature n'est pas dissimulée sous l'oeuvre de l'homme, ou plutôt où l'oeuvre de l'homme s'est si intimement unie à la nature, qu'elle ne fait qu'un tout avec elle. Le site, ici, ressuscite le passé, et l'impression est tellement forte qu'on ne cherche pas un instant à trouver un témoin dans la pierre travaillée quand la pierre brute suffit à créer l'illusion.

Toutefois l'art monumental n'y a point perdu ses droits ; et des différentes époques qui se succédèrent depuis Charlemagne jusqu'à nos jours, des vestiges sont restés, témoins prestigieux d'une architecture qui fut surtout militaire.

C'est ainsi que l'arc audacieux et grêle, émerveillement des touristes, qui enjambe une ruelle fortement en pente à l'extrémité sud de la place dite du Marché aux Poissons est le cintre sans doute d'une porte monumentale du X^e siècle ; que la porte noire rébarbative et brutale, prodigieuse évocation d'un passé sans aménité et dont les trois tours trapues et immenses, aux assises puissantes, aux contreforts massifs et épais barrent la route aux promeneurs montant de la vallée de l'Alzette, est un impressionnant vestige remontant à 1050 ; que les tours „abolies", marquant le rempart édifié par le 2^e Wenceslas et qui se profilent si pittoresquement sur le ciel vespéral, sont du XIV^e siècle ; qu'une maison à arcades,



LUXEMBOURG : le Palais grand-ducal

que l'on s'imagine, avec raison sans doute, être la plus ancienne de Luxembourg et qui suffit pour donner à cette même Place du Marché aux Poissons un air presque médiéval, date des premières années du XV^e siècle.

Mais voici un véritable bijou architectural : c'est la façade de l'ancien Hôtel de Ville, actuellement Palais grand-ducal. De style Renaissance Espagnole, où se retrouve, dans les détails, l'influence de l'Orient, cette véritable pièce

de musée monumentale, travaillée, ornementée, filigranée, de proportions parfaites et de lignes impeccables, a miraculeusement échappé aux sièges, aux bombardements, au vandalisme des hommes et aux injures du climat. Elle étonne et charme le touriste et enchante le connaisseur. Luxembourg n'aurait pas son site unique au monde, n'aurait pas l'histoire redoutable inscrite dans les pierres de sa forteresse sourcilleuse, que ce fragment inespéré de „vieille ville espagnole” suffirait à provoquer et à expliquer l'afflux et l'émerveillement des voyageurs.

Le XVII^e siècle vit, à son tour, s'ériger maints bâtiments qui ont jusqu'à ce jour survécu. Je ne citerai que l'église cathédrale dont le portail Renaissance, la voûte gothique et clocher audacieux sont remarquables ; celle de la Congrégation devenue temple protestant, d'un style harmonieux ; celle des Dominicains, à l'étrange clocher bulbeux, reconstruite sous Louis XIV.

Mais c'est de cette époque surtout que datent ses formidables remparts, immense travail de maçonnerie, dont la base s'amalgame au rocher puis s'élève en un élan rectiligne d'une hauteur telle que quiconque même naquit, grandit et vit dans ce décor, si du fond de la vallée il lève la tête vers ces masses énormes et accablantes, ne peut s'empêcher chaque fois sinon de frémir, du moins de s'étonner.

Puis Vauban vint, qui entre 1684 et 1697 donna à Luxembourg l'empreinte française. Malheureusement peu de choses en sont restées, si ce ne sont les deux tours de la ville basse du Pâfendal — ce qui en français veut dire Val aux Clercs — et qui, reliées l'une à l'autre par un pont étroit enjambant l'Alzette sur des arches basses, sont des prodiges de mesure et de proportions, d'élégance et de puissance. Outre des casernes déjà disparus ou appelées à disparaître, on doit encore à Vauban toute une série de tourelles d'angle qui, perchées aux points de rencontre de lignes brisées des énormes remparts, semblent des oiseaux prêts à prendre leur vol. Elles sont d'une sveltesse délicate, d'une élégance aérienne comme on n'en rencontre point ailleurs et, élancées comme des flèches, elles constituent les signes distinctifs de

Luxembourg, ville de tours et de clochers.

L'époque autrichienne a elle aussi fortement marqué la ville de son empreinte. Entre 1715 et 1794 Luxembourg fut un chantier perpétuel. La cité vit s'élever une suite ininterrompue d'ouvrages militaires dont ceux perles architecturales incontestables : le Pont du Château, érigé en 1738 et qui relie à l'isthme du promontoire où Luxembourg se dresse, l'îlot rocheux qui fut son berceau ; le fort des Trois Glands, trois tours ramassées à toits plats posées sur une base puissante et qui s'étaient plutôt qu'elles ne s'érigent, sur la hauteur boisée en face du Pont du Château.

Si plus rien ne subsiste, radicalement rien, des ouvrages de défense, d'ailleurs extrêmement rares, érigés à Luxembourg par la Révolution et par l'empire français, si rien non plus ou presque rien ne reste des innombrables oeuvres de guerre érigées par la Prusse, entre 1827 et 1867, félicitons-nous que des immeubles de plusieurs étages, aux façades harmonieuses, des maisons de rapport d'un style sévère, des villas charmantes ou somptueuses, des bâtiments publics, des jardins, des parcs, des promenades, occupent actuellement l'emplacement circulaire où s'élevaient naguère de rébarbatives bâtisses, d'un effet esthétique pour le moins douteux. . .

Cependant, cette même période de son histoire valut à Luxembourg des constructions d'un autre genre, constructions essentiellement pacifiques pourtant, quoique motivées par les obligations militaires passives auxquelles la ville était alors soumise. Renouvelés de Rome, les viaducs de Luxembourg, monuments à la fois d'une hardiesse et d'un rythme architectural remarquable, contribuent par leur nombre d'abord, par la hauteur, ou si l'on aime mieux par la profondeur des escarpements naturels qu'ils relient entre eux, ensuite, à donner à la ville un aspect inoubliable. Ces formidables arceaux de pierre, qui appartiennent imprescriptiblement au décor local, sont d'une élégance, d'une sveltesse, d'une grâce inouïe ; dus à des constructeurs, à des ingénieurs, à des architectes français, anglais et luxembourgeois, édifiés entre 1855 et 1865, ils ont tandis que s'écroulaient autour d'eux les

oeuvres voulues pour la guerre, persisté dans leur oeuvre de paix : sur la succession sans fin de leurs puissantes arcades, les express filent, qui par Luxembourg point central unissent à la France, à la Suisse, à l'Italie, pays du Sud, la Hollande, la Belgique, l'Allemagne, le Nord. Sur eux encore, le voyageur qui débarque à la gare principale, peut gagner, à pied, en tramway, en voiture, la partie la plus intéressante de la ville haute, non sans jeter, à droite et à gauche, un regard, hésitant entre l'admiration et l'appréhension, dans la profondeur vertigineuse du ravin qu'ils enjambent à pas pressés. . .

Mais si déjà les quatre viaducs de Luxembourg, dans leur architecture traditionnelle, dans leur beauté classique, sont un sujet d'émerveillement, que dire du pont immense, dont l'arche unique qui fut, jusqu'à une date récente, la plus audacieuse du monde, semble une double et immobile cataracte de pierre suspendue dans l'espace ? Oeuvre également d'ingénieurs et de constructeurs français et luxembourgeois, le nouveau pont comme on l'intitule en parler populaire, quoique plus que trentenaire déjà, n'a rien perdu de sa primitive puissance d'impression et, comme au premier jour, il étonne par sa hardiesse. Il prolonge les quartiers nouveaux, auxquels l'architecte, l'urbaniste, l'artiste reconnaîtront un caractère d'un goût incontestable et d'une discrétion parfaite, traverse — à 80 mètres de hauteur ! — un jardin anglais admirablement dessiné et se continue par de larges artères entrecroisées, bordées de villas et d'hôtels particuliers, qui donnent à Luxembourg un cachet extrêmement moderne.



Luxembourg, ville capitale de 60.000 âmes, ne souffre pas, même proportionnellement, de la pléthore de bronze, de marbre et de pierre, dont, à en croire tels journaux au ton parfois acide, la plupart des grandes et moyennes villes ont à se plaindre. Nous pourrions parfaitement supporter la glorification monumentale de quelques grands hommes en supplément, et l'intérêt de nos places publiques ne pourrait qu'y gagner.

Mais pour restreint qu'en soit le nombre, les statues que la gratitude ou l'admiration nationales ont érigées à ceux

qui ont bien mérité de la patrie luxembourgeoise, ou les autres oeuvres du ciseau, dues à des intentions uniquement esthétiques, ne présentent pas, moins, pour celui qui visite cette ville, un objet attractif, soit par la personnalité gloriifiée, soit par l'art du statuaire qui la glorifie.

Pour le voyageur débarquant à la gare principale, comme pour le touriste venant par la route, le monument qui s'impose tout de suite à l'attention est celui des Volontaires Luxembourgeois de la Grande Guerre tombés dans les rangs alliés, dressé place de la Constitution. Sur l'avancée même du puissant rempart et entre les deux ponts dont je viens de parler plus haut, une colonne de pierre s'érige, que couronne une victoire stylite en bronze doré. Au pied de cette colonne, dont le piédestal porte les admirables paroles consacrées par le maréchal victorieux au grand souvenir de ceux qui moururent sur les champs de bataille échelonnés des Alpes à la mer, un groupe d'une ordonnance parfaite et d'un symbolisme transparent : le guerrier vivant veillant le guerrier mort. C'est là l'oeuvre, choisie après un concours international par un jury franco-belge-helvétique, du sculpteur luxembourgeois Nicolas Cito.

Le Monument aux Morts de la place de la Constitution trouve sa réplique au cimetière de Notre-Dame, où la population luxembourgeoise a tenu à honorer, à la fois, le soldat inconnu luxembourgeois et ses camarades français, morts, pendant la guerre, dans nos hôpitaux. C'est un vaste hémicycle en pierre du pays, d'un style architectural à la fois simple et grandiose, où figurent, au-dessus des caveaux et sur des stèles individuelles en marbre blanc encastrées dans la paroi semi-périphérique, le nom et le régiment de chaque soldat enterré en ce lieu. Au centre, au ras du sol, une dalle funéraire recouvre les restes du légionnaire luxembourgeois inconnu. Pèlerinage de souvenir et de piété, ce monument funéraire est l'un des plus émouvants que je connaisse.

Place d'Armes, centre de la ville, lieu où bat le coeur de la cité, s'élève une autre colonne. Comme on le voit, le style stylite jouit à Luxembourg d'une faveur accentuée. Cette colonne, en grès du pays, a été érigée à la mémoire de deux

écrivains de langue luxembourgeoise, le poète dramatique Edmond de la Fontaine et le poète lyrique Michel Lentz, celui-ci auteur des deux hymnes populaires, chantant, l'un et l'autre, l'indépendance et la liberté nationale. De là le nom, après tout impropre de „Monument de l'Indépendance". Au sommet du fût, dans une attitude héraldique, un lion de bronze qui évoque un peu, les ailes en moins, celui de Saint-Marc de Venise. Au pied, un groupe représentant l'ouvrier et la paysanne, symbole évident de l'agriculture et de l'industrie, sources de la richesse du pays ; au centre, le médaillon jumelé des deux poètes. Ce monument est l'oeuvre du sculpteur luxembourgeois Federspiel.

Si la plupart des places de la ville sont veuves d'oeuvres artistiques, il n'en est pas de même de la place Guillaume. Nous y trouverons d'abord, face au Palais de la Grande-Duchesse, l'admirable statue équestre de Guillaume II, roi des Pays-Bas, grand-duc de Luxembourg de 1840 à 1849. C'est le monument classique et traditionnelle, selon des données artistiques et monumentales que l'on pourrait croire banales ou abolies. Il n'en est rien : le sculpteur français, Antonin

Mercié, a réalisé ici l'un de ses plus incontestables chefs-d'oeuvre !

De l'autre côté, la partie de la place Guillaume où est situé l'Hôtel de Ville, révèle deux sculpteurs animaliers luxembourgeois : Auguste Trémont, l'auteur des puissants lions de bronze qui flanquent l'escalier du bâtiment municipal, et Jean Curot, symbolisant par le Renard se mirant dans une fontaine l'épopée de Goupil, due à la plume d'un autre poète luxembourgeois, Michel Rodange.

Enfin, à l'entrée du parc de la ville, parc qui, soit dit en passant, fait l'admiration des promeneurs, se trouve un monument érigé à la mémoire de la princesse Amélie des Pays-Bas et de Luxembourg. Ce monument, dû au ciseau du sculpteur français Pêtre de Metz, est, avec sa statue de bronze, continuant un piédestal de granit, son ample hémicycle-reposoir et son décor d'arbres et de fleurs, le triomphe des proportions heureuses. Tout l'ensemble est d'une douceur et d'un rythme remarquables.

C'est ainsi que Luxembourg, ville où les beautés naturelles abondent, peut aussi, sans outrecuidance, prendre place parmi les villes d'art. . .

Luxembourg, monde souterrain

Il a été beaucoup parlé depuis quelque temps des 23 km de casemates sous-minant la vieille et redoutable forteresse de Luxembourg. Je crois que le sujet est assez intéressant pour que j'en puisse entretenir mes lecteurs à mon tour, sans provoquer leur ennui ou leur lassitude: Luxembourg, monde souterrain encore incomplètement révélé, mais qui le sera entièrement d'ici peu, est appelé à impressionner le voyageur aussi fortement que l'impressionne d'autre part, découpée sur le ciel du couchant, la silhouette aérienne de la ville, accumulant ses rochers, ses murailles et ses tours . . .

Certes, ce lacs rectangulaire, ce réseau rigide de couloirs, de corridors, de carrefours, maçonnés de toutes

pièces ou creusés dans le roc, ces 23.000 mètres de chemin voûtés, voulus, tracés et construits dans un but, nettement et dès l'origine défini, cela ne vaut pas, en intérêt purement historique ou artistique, les labyrinthes classiques que tout le monde connaît : Nulle fresque antique, nulle inscription damasienne, comme en regorge la Rome souterraine des Catacombes, ne rehausse ces murs nus et sévères, d'où la rigueur d'une discipline extrême bannissait jusqu'aux „graffiti" chers aux soldats de toutes les époques et de tous les pays. Il ne s'agit point ici d'hypogées immenses, comme en Italie, un peu partout ; de vastes nécropoles, comme les catacombes de Paris ; d'enchevêtrements architecturaux

comme à Crocodilopolis d'Égypte, selon le vœu de Psammétique ou, en Crète, selon l'art de Dédale. Ce ne sont pas, non plus, les fameuses carrières de la Montagne Saint-Pierre près de Maastricht, et qui s'étendent jusqu'auprès de Liège, ni les grottes de Fauquemont, ni les houillères de Belgique ou du Nord, ou les mines de sel gemme de Pologne...

lièrement à ces derniers, viennent de ressusciter, ville d'Ys souterraine plus heureuse que son émule sous-marine. Elles sont loin d'être entièrement accessibles au public. Mais les parties où l'on peut circuler, sous la conduite de guides avertis et avisés, grâce à l'organisation exemplaire qui a présidé à leur remise en état, totalisent déjà de nombreux kilomètres, et per-



LUXEMBOURG : les casemates du „Bouc”

Le labyrinthe de Luxembourg, l'art militaire seul y a eu part, et il n'a guère que deux à trois siècles d'existence. Mais il n'en est pas moins destiné à devenir l'un des lieux les plus attractifs de l'Europe occidentale.

Oubliées ou négligées depuis le démantèlement de la forteresse ordonné en 1867, ces casemates, dues à ses successifs occupants: Espagnols, Français, Autrichiens, mais plus particu-

lièrement, dès à présent, d'éprouver, quand on les parcourt, les sensations les plus diverses : Tantôt ce sont des escaliers sans fin, s'enfonçant dans le noir comme d'une chute presque verticale, et que soudain, une lumière électrique, habilement diffuse, éclaire comme d'une aurore ; tantôt, de véritables chapelles se voûtent au-dessus de vos têtes, et la lumière du jour tombe à pic, comme un cône ver-

dâtre, par le puits d'aération ménagé au milieu. Tantôt, la galerie fuyant devant vous semble se rétrécir et n'offre plus au visiteur oppressé qu'un étroit boyau qui n'en est pas moins la continuation inchangée du large couloir ; tantôt, les parois latérales ouvrent sur d'incomparables horizons des échappées merveilleuses. C'est ainsi qu'aux casemates dites du Bouc, les plus connues, les plus spacieuses, chaque meurtrière d'autrefois, aujourd'hui agrandie aux proportions d'une large baie, devient le cadre d'un tableau chaque fois changeant, à reliefs accusés, à plans dégradés, vu, grâce au recul et à l'ombre, comme à travers une de ces lunettes pivotantes des terrasses d'hôtels alpestres ou maritimes... Vous vous approchez, et une plateforme extérieure, appliquée à même la paroi, vous permet de surplomber la base de la falaise, la route lovée à ses

pieds, les profonds faubourgs, animés selon les heures d'une vie grouillante, et de suivre du regard le long de l'Alzette la fuite des lointains bleus et sur les hauteurs, en face, l'ondulation des dômes verts.

Ainsi, le sous-sol de Luxembourg est, en tous sens, parcouru par un réseau de voies invisibles, doublant comme le métro double mainte artère parisienne, telles rues ou tels boulevards, s'épanouissant sous telles places, sous tels bâtiments publics, sous telles maisons particulières, reliant encore entre eux, sous des promenades plantées d'arbres séculaires, tel réduit en ruines et tel fort heureusement conservé, évoquant enfin, avec une précision parfois angoissante, la vie secrète et discrète d'une place de guerre au temps où les jeunes armées de la République prenaient les villes que défendait vainement le vieil empire.

La Forêt luxembourgeoise

Des 94 départements de l'an IV, des 150 constituant l'ensemble de la France impériale en 1811, le pays de Luxembourg fut le seul à ne point recevoir, au grand baptême administratif, un nom de rivière ou de montagne comme la plupart des autres, de situation géographique, comme les Côtes-du-Nord, ou de région, comme les Landes ; mais ses parrains puisèrent pour lui dans la caractéristique même de son sol, saisirent son apparence la plus évidente : et c'est ainsi que l'ancien duché de Luxembourg devint le „Département des Forêts”.

Car à cette époque les trois quarts de sa superficie totale étaient recouverts de bois.

Il lui en est resté quelque chose. Malgré les coupes de la politique et du défrichement, l'actuel Grand-Duché pourrait, pour un tiers de sa surface, se parer de l'ancienne désignation républicaine.

Et c'est là son charme peut-être le plus définitif : c'est à ses bois innombrables, à ses forêts profondes, à l'alternance aimable de ses bocages, de ses bosquets, aux arbres de ses grandes routes, de ses vergers et de ses parcs, qu'il doit cet aspect unique de fraîcheur printanière et de somptuosité automnale qu'un voyageur en avion compara naguère à une jonchée d'émeraudes que septembre remplacerait par des rubis.

Descendant du Nord, l'antique sylvie ardennaise fait déferler jusqu'aux portes de la Lorraine la houle de ses riches frondaisons. Mais cet océan de verdure et de pourpre ne submerge point les gais villages, les villettes accueillantes que son flot baigne et encercle et couronne de sa changeante parure. Au surplus, il autorise à toutes les échappées et à tous les accès. C'est ce qui fait que le Luxembourg présente, à un degré que

pourrait lui envier les parties les plus boisées des pays qui l'entourent, le sous-bois devenu route nationale ! Il est des itinéraires, des circuits, partant de la capitale même et y revenant, qui, sur soixante kilomètres, en déroulent cinquante „à l'ombre des forêts" chère à la Phèdre racinienne... Et le rail lui-même s'y enfonce : qu'il vienne de France par la ligne de l'Ouest, de Belgique par celle du Nord, d'Allemagne par celle de l'Est, le voyageur en chemin de fer a partout la joyeuse surprise d'être accueilli par la farandole un peu compassée de hêtres élancés ou de chênes tutélaires, tournant en rond sur son passage.

Mais le secret triomphant de la forêt n'est ni aux abords de la rue, ni aux abords du rail : il est dans l'intérieur de la sylve, là où règnent la poésie et le mystère. On le rencontre dans les allées cavalières d'autrefois, dont quelques-unes subsistent encore ; dans les chemins charretiers, servant au transport saisonnier des arbres abattus ou débités, mais où, au printemps, un tapis de jaunes primevères à senteur d'abricot, en été, un foisonnement étrange de girofles, ce parfum comestible, répandent leur arôme ; il vous attend au détour du sentier forestier que le promeneur suit en écartant les branches du taillis ou en faisant crépiter sous ses pas les feuilles dorées jonchant le sol des hautes futaies ; il est au détour de la verte solitude, là où de mille voix, imprécises et chantantes, naît le silence merveilleux des profondeurs silvestres

Silence merveilleux que trouble, mais que trouble harmonieusement, la fuite soudaine d'un faon étonné et rapide, l'envol claquant et lourd d'un isisan multicolore, la course brusquée d'un lièvre ou d'un lapin au pas feutré, la gaopade, parfois, d'un cerf égaré à la ramure prestigieuse . . . et même. — mais cela est réservé aux seuls privilégiés — d'un mouflon imprévu, au profil busqué et aux cornes en volute

Faune paisible d'ailleurs, car l'époque, quoique proche encore n'est plus, où Paul Verlaine, ce Lorrain né d'un père d'origine luxembourgeoise et de qui le nom familial se rencontre encore dans le sud-ouest de notre pays, pouvait écrire, évoquant la forêt ardennaise :

Au pays de mon père il est des bois sans
[nombre,
Là, les loups font parfois briller leurs yeux
[dans l'ombre,
Et la myrtille est noire au pied du chêne
[vert.

Non, le loup n'est plus aux bois et l'on s'y peut promener sans crainte de fâcheuse rencontre Mais on peut toujours y cueillir la myrtille, et la fraise, et la framboise, et la noisette, et les multiples fleurs odorantes du printemps, de l'été et de l'automne. Au cœur aventureux, sentimental ou poétique, la forêt luxembourgeoise, plus qu'aucune autre au monde, réserve par sa douceur, son silence et sa multiplicité, des sensations inoubliables.

Forêts de mon pays

*Je ne vous verrai plus, forêts de mon pays,
O profondes forêts aux frissonnantes
[branches,
Qui tendiez, au détour des longues routes
[blanches,
Votre ombre maternelle à mes yeux éblouis !
Forêts, vous qui mêliez aux frondaisons lé-
[gères,
L'orgueil du hêtre fier et du chêne puissant,
Et faisiez le torrent des rochers bondissant
Devenir le ruisseau jaseur sous les fougères !
O forêts, qui sentiez la fraise et le muguet,
L'angélique, le thym, la résine et la menthe,
Où la ferveur de mon enfance véhémence
A chaque arbre, espérait l'aventure aux
[aguets...
Où j'allais, fou d'ardeur, de désir et de fièvre,
Comme un calice plein tendant mon coeur
[d'enfant ;
Où chaque souffle était un bonheur étouffant,
Où chaque haleine était un baiser à mes
[lèvres !*

*Les feuillages froissés faisaient un bruit de
[voix,
La pervenche aux yeux bleus souriait sous
[le lierre,
La myrtille aux yeux noirs clignait dans la
[bruyère,
Des genêts éclataient aux lisières des bois.
L'encens des sapins noirs embaumait, et
[l'attente
Gonflait de son sanglot mon coeur sous mes
[deux mains...
Où fuyaient ces sentiers moussus et ces che-
[mins... ?
Quels appels envoûteurs montaient du creux
[des sentes... ?
D'où l'émoi, quand tombait le soir pourpre,
[de voir
Le soleil enflammer, de ses rayons obliques,
Les sveltes troncs étrangement mélancoliques
Et leur ombre vers l'ombre étendre ses bras
[noirs... ?*

*Je ne vous verrai plus ô forêts ! Mais j'em-
[porte
Avec moi votre grand souvenir émouvant !
L'aventure promise à mon âme d'enfant
Je l'entends approcher parmi vos feuilles
[mortes...*

(Extrait de : „Poèmes de la Guerre
et du Baigne.)

Luxembourg, pays montagneux

Qualifier le Luxembourg, ou même la partie ardennaise du Luxembourg de „pays de montagne”, ce serait faire preuve d'une ambition nationale démesurée... „Pays montagneux” me satisfait davantage, surtout si je n'y veux voir que l'absence de plaines : le Luxembourg, du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, se caractérise, en effet, par un vallonnement continu, qui va de l'ondulation douce à un escarpe-

appelle le Bon-Pays, quelle étonnante et surtout quelle soudaine différence. Rien n'est plus dissemblable que ces deux régions : sans transition, aux derniers et isolés mamelons, qui continuent pour ainsi dire la chaîne lointaine des ballons vosgiens et dont les coupoles parsèment surtout les abords de la frontière française pour se prolonger vers le Nord par des hauteurs harmonieusement boisées et arron-



Un aspect du Luxembourg montagneux

ment relatif, et n'autorise, en vérité, aucune monotonie.

C'est à ce constant mais discret relief d'un sol inapte autant au déploiement de grands espaces plans qu'à l'entassement formidable de glaciers et de pics, que le pays tout entier doit ce charme qui le caractérise, charme fait de diversité et d'imprévu, mais aussi de mesure et de douceur.

Et pourtant entre le Nord et le Sud, entre l'Ardenne et ce qu'on

dies, succèdent, mais sans brutalité et c'est là le miracle, les premiers contreforts du massif ardennais.

Là, tandis que l'on a derrière soi les proches grâces forestières et pastorales d'une contrée où les hêtraies aux fûts élancés et les chênaies aux puissants branchages alternent avec les fraîches prairies ingénues et où des oppositions d'ombre et de soleil jouent sur les flancs des côteaux et dans le creux des vallées, une ouverture sou-

daine ménage la surprise d'un panorama inédit : devant vous, par une échappée admirable, le plus bel horizon se déploie en larges plans successifs, dont les derniers s'estompent dans une brume bleue.

Mais la diversité n'est pas seulement dans ce double caractère : elle est aussi comme partout ailleurs, plus que partout ailleurs, dans le jeu ondoyant des saisons. Que dis-je ? des mois, voire des semaines ! L'aspect de ce pays accidenté, qu'un même soleil ne baigne pas uniformément, change à tout moment. Et si les dispositions de fond de ses montagnes ou plutôt de ses montagnettes, restent les mêmes, ses apparences passent par toute la gamme des couleurs.

Pendant 15 jours, un ruissellement fastueux d'or éclatant semble noyer un tiers du pays, et le flot des genêts vient assiéger jusqu'aux murs de la capitale. Puis c'est la pourpre des digitales qui se déroule des hauteurs,

comme une somptueuse tapisserie sur des murs cyclopéens. Ensuite la bruyère lilas et violette s'étale, tapis immense recouvrant l'austérité nue des versants moins privilégiés. Et enfin, c'est, parmi l'herbe drue et rare des derniers hauts plateaux, où l'on roulait autrefois la maison du berger, la flore presque alpestre des gentianes bleues et des anémones mauves...

Pays de couleurs et de lumière, sans oppositions trop violentes, trop cruelles, mais mieux que de nuances, le Luxembourg montagneux pourrait plaire au peintre à l'égal du Luxembourg forestier. Au sol moins tourmenté, moins rocheux que celui des Ardennes françaises, d'un aspect moins uniformément boisé que celui des Ardennes belges, jouissant d'un climat moins dur, moins inhospitalier que celui de l'Éifel allemande, les Ardennes luxembourgeoises sont uniques au monde et ne ressemblent qu'à elles-mêmes.

Les Rivières luxembourgeoises

Si la forêt, la changeante forêt d'avril à novembre, donne au paysage luxembourgeois sa couleur, ses tons et sa nuance, si la montagne ardennaise et les ondulations lorraines en forment le saisissant relief, c'est à la rivière mosellane et à celles qui tendent vers elle, la rejoignent et s'y perdent, qu'il appartient d'en dessiner les lignes harmonieuses.

Ce sont elles qui délivrent au pays tout entier son caractère d'ensemble, à chacune de ses régions son caractère particulier ; traînante Alzette au nom chantant, Sûre à la course pressée et parfois rageuse, Moselle alanguie, dont la grâce miroitante reflète l'or vivant des pampres, . . . voilà en des mots que la traduction, toutefois, ne pourrait rendre, le Luxem-

bourg tel que le décrivent les trois premiers vers de son chant national...

Cela n'est-il pas symptomatique ? Un peuple fait choix d'un hymne patriotique, par lequel exprimer son existence, son indépendance, sa souveraineté ; il ne le trouve ni dans les accents guerriers, ni dans les clameurs revendicatrices, ni dans les affirmations orgueilleuses, mais bien dans les traits essentiels de son paysage. . . .

Or, ces trois rivières luxembourgeoises, ces mêmes minuscules, et pour une part, ignorées rivières, plus de 15 siècles avant le poète patoisant auteur du cantique patriotique qui a nom la „Héméchi“, un poète latin les avait chantées :

Aquitain d'Aquitaine, égaré dans des parages, à son égard nordiques

mais dont il avait su discerner le charme, Celte latinisé qui retrouvait dès avant la cité impériale de Trèves, le vignoble natal des bords de la Gironde et l'esprit gallo-romain, Ausone a consacré à la Moselle et à ses affluents la Sûre, et, par la Sûre, l'Alzette, un considérable et admirable poème, étonnamment classique, que nul lettré n'ignore. Premier des touristes qui notèrent leurs impressions — et avec quel talent — il se prit à

soi-même, varié dans ses apparences, varié dans ses activités, varié dans sa population, varié, enfin, à l'image, précisément, des eaux qui le reflètent...

Voici la Moselle, dont Maurice Barrès, dans une page qui nous est chère, constata naguère „la douceur reposante”. „Elle coule bleue, écrit-il, dans les vignobles et les prairies ; sur sa rive des châlets aux fenêtres très largement ouvertes annonçant des chambres à louer. Petites maisons à



„La Moselle luxembourgeoise”

rêver sur les rives populeuses et animées de la divine Moselle, sur les berges abruptes mais hospitalières de la tumultueuse Sûre, sur les bords verdoyants de la paresseuse Alzette . . . Et c'est ainsi qu'il conféra à toutes les trois un imprescriptible droit de cité dans la géographie littéraire . . . Il semble vraiment qu'il n'est pas d'autre pays au monde ayant eu pareille fortune . . .

Depuis Ausone, le visage de notre pays n'a pas changé : il est varié en

la française, perpétuellement rafraîchies par le vent de la rivière, égayées par le vin innocent des coteaux et d'où l'on n'entend rien que le bruit d'une faux aiguisée, des enfants, un chant de coq, un village qui donne l'heure, de jolis silences. Il est impossible de les entrevoir sans imaginer qu'on y passerait d'excellentes vacances.”

A ce tableau engageant j'ajouterai pour ma part les petites villes aux rues étroites et animées, la résonance

des tonneaux, des foudres et des cuves que l'on cercle, et d'où se répandra bientôt l'arôme grisant du jeune vin. Je dirai ce vin à goût de fruit, aigrelet, mais non parfumé et qui participe de la fraîcheur et de la transparence des paysages lumineux que l'on découvre du haut des coteaux où croît la vigne qui le produit.

Voici la Sûre, les gorges qu'elle a pratiquées à travers ses falaises millénaires, l'imprévu de ses boucles presque se refermant, taillant dans la roche des cirques immenses où se déboulent les ruines prodigieuses de manoirs féodaux.

Voici indolente, somnolente, sommeillante, l'Alzette qui s'attarde à travers les herbages, les champs et les labours. Elle parcourt de grasses vallées où l'herbe diamantée brille au so-

leil et où ses réserves souterraines assurent, même aux années d'intense sécheresse, les plus verdoyants pâturages.

Voici les ruisseaux capricieux de l'Ardenne ; leurs eaux claires scintillent sur l'ardoise mauve et font danser des reflets et s'agiter des formes.

Et rivières, rivièrettes, ruisseaux, ruisselets, innombrables cours d'eau, bondissants ou languides, courant les uns — rares — vers la Meuse wallonne, les autres — nombreux — vers la Moselle rhénane, s'écroulant de rochers en rochers ou cheminant secrètement à fleur de sol, clapotant parmi les pierres ou murmurant sous la mousse, c'est à eux que nous devons la diversité des formes et, par là, celle des teintes et de la végétation qui caractérise notre pays.

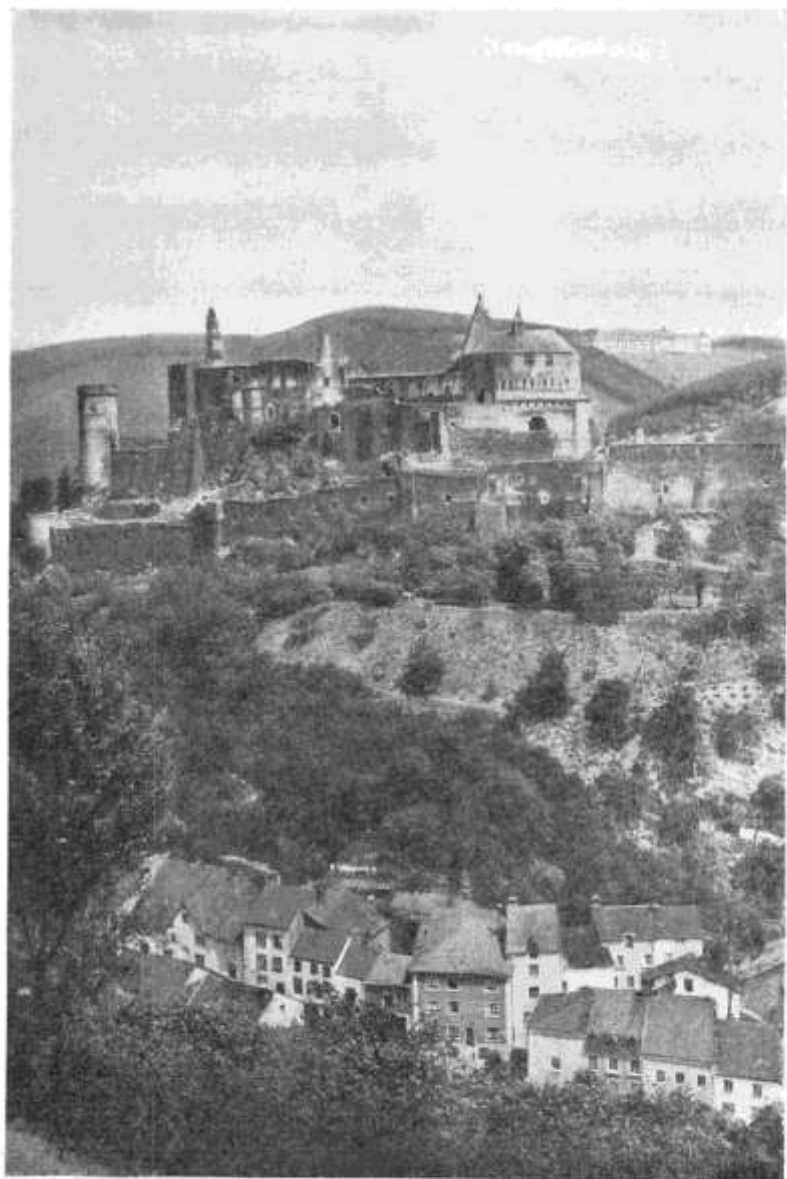
Luxembourg le pays aux cent trente châteaux

„Luxembourg, le pays aux cent trente châteaux". Cet alexandrin, évidemment inspiré de „Guanabara, la baie aux trois cent soixante îles", la belle œuvre brésilienne de notre compatriote Paul Palgen, n'est pas à prendre au pied de la lettre. Il y a, en Luxembourg, peut-être plus de cent trente châteaux, il y en a sans doute moins. La différence git dans l'idée que l'on se fait d'un „château". Est-ce le burg romantique en ruines, comme à Vianden, comme à Septfontaines, ou encore debout comme à Holfeltz, comme à Clervaux ? Est-ce la vaste demeure seigneuriale du XVIII^e siècle, comme à Ansembourg, ou l'authentique château moderne, comme à Colmar-Berg ? Est-ce l'habitation rustique de l'ex-seigneur du lieu, dégringolée au rang de „château-ferme", comme à Heffange ou Villers-la-Tour, ou la maison de campagne, trop grande pour être une villa, comme il en est un peu partout dans le pays et

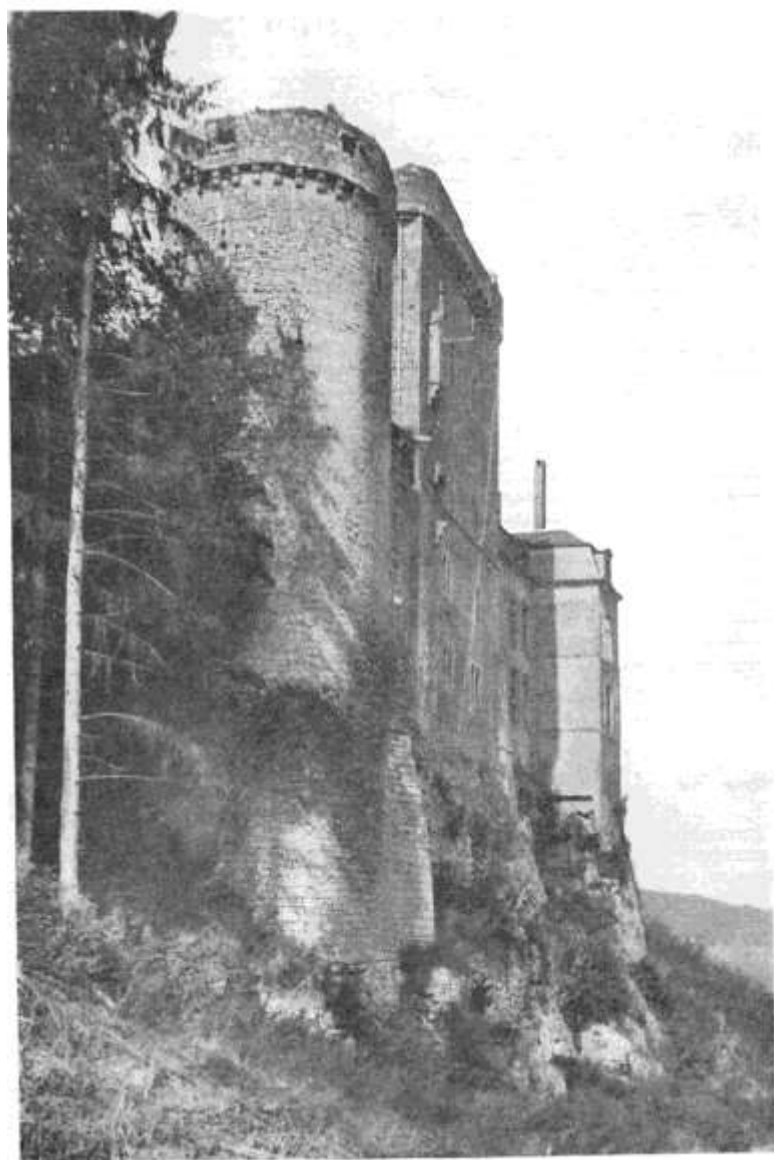
que consacre „château" la voix populaire ?

Car les châteaux de chez nous sont à l'échelle de notre pays, et, en outre, comme ceux de partout ailleurs, proportionnés à l'ambiance. La France possède Versailles et les bords de la Loire, Luxembourg a le palais grand-ducal et les bords de l'Esch Et il est, là-bas comme ici, dans les villes, d'innombrables demeures dont la moindre, érigée au village, augmentée de communs, entourée d'un parc, ferait figure de domaine seigneurial, cependant que mainte gentilhommière, si elle devenait d'aventure immeuble urbain, provoquerait aussitôt l'intervention de l'entrepreneur de démolitions !

Et puis, il y a l'histoire, la tradition, parfois la légende. S'il est naturel de se représenter le Mont Soleuvre, le Mont-St-Jean, autrefois couronnés de tours, de tourelles, de clochetons, de toits en forte pente, de donjons à cré-



VIANDEN



HOLLENFELS

neux et à machicoulis, il est déconcertant d'apprendre que, il y a moins d'un siècle, des maisons actuellement rustiques au point d'être délabrées, branlantes à en avoir été abandonnées, étaient encore de très authentiques, de très officiels „châteaux”, qu'il aurait été malséant — les actes notariés en font foi — de qualifier d'autre façon !

D'ailleurs, où qu'il se trouve et quel qu'il soit, un château, à lui tout seul, constitue un paysage. Au même titre que l'église, mais avec plus de variété et plus d'imprévu, il est, pour le village, une leçon de beauté. Par ce qu'il est, par ce qu'il évoque, par ce qu'il rappelle. Une contrée, où nul château ne dominerait sur une hauteur, ne s'étalerait dans une vallée, si elle enchante parfois l'œil du voyageur, ne fixe guère son souvenir. Mais qu'une tour, quelque part, se profile et disparaisse, que des terrasses, à peine entrevues, s'étagent en cascade, que de larges baies accueillantes, en un éclair, s'ouvrent sur des parterres fleuris, la rétine de qui les entrevoit conservera cette image, et parmi la monotonie des forêts trop vertes, des rochers trop gris, de la rivière trop bleue, des villages trop semblables à

eux-mêmes, l'écran de la mémoire fera resurgir la vision précise des ruines déchiquetées sur un ciel tragique, ou celle, flanquée de tours, d'une haute façade blanche, toute vibrante de chaude lumière.

Touristes, même enivrés d'admiration, nous ne sommes pas uniquement en état de réceptivité. Notre cerveau agit. Que la masse imposante de ruines féodales nous écrase, ce qui rend inoubliable la sensation; c'est le rappel des existences successives qui se sont déroulées dans ces murs; que, à travers les frondaisons multicolores de son parc, ou parmi le chatoyant coloris de ses jardins, un manoir moderne semble sourire à notre passage, nous songeons malgré nous au bonheur, parfois illusoire, d'y vivre . . .

Les maisons ont des visages, reflets accusés de ceux qui les habitent. Rien ne révèle davantage la personnalité que le décor que chacun se crée. Que notre élite luxembourgeoise, à travers les siècles, se soit contentée, se contente encore de demeures modestes, qu'elle ait banni, qu'elle continue de bannir tout faste, même apparent, c'est le précieux témoignage des qualités particulières à notre race.

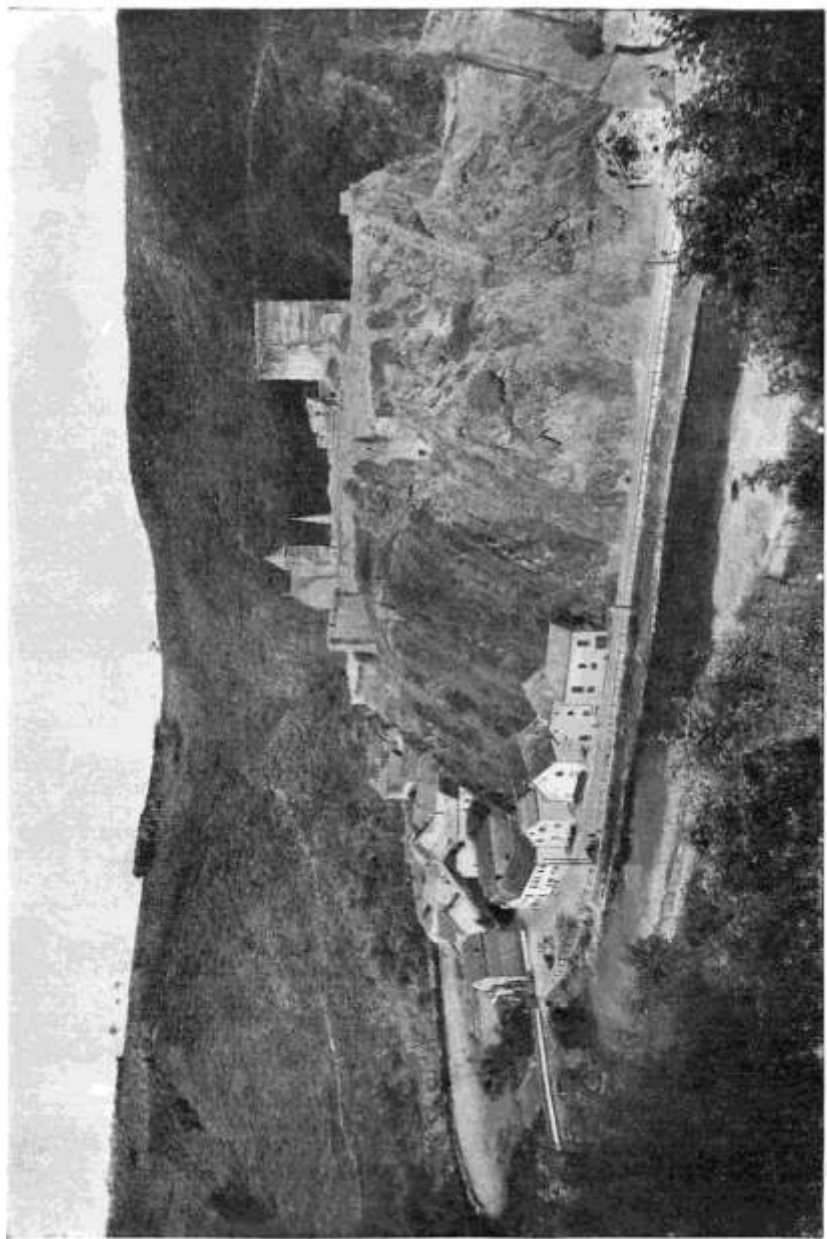
La Procession de l'Octave

Luxembourg — j'entends non pas Luxembourg largement répandu sur un territoire de grande ville, avec ses 60 000 habitants, mais Luxembourg resté à l'image et à l'échelle de celui d'autrefois, et qui s'insère, exactement, entre ses remparts démantelés et son parc semi-circulaire — Luxembourg, dis-je, double vers le mois de mai de chaque année, par un afflux passager quotidiennement renouvelé, sa population diurne.

Dès l'aube frileuse, les rues étroites de la vieille ville, où frissonnent aux façades les trois couleurs rouge,

blanc, bleu, renoncent à prolonger leur repos. Ainsi qu'il est montré sur les naïves estampes de jadis, à la perspective maladroite, montent de toutes parts, vers cette autre Sion, de longues et lentes théories de pèlerins, que précèdent des cuivres, qu'accompagnent des chants, que soutient, parmi la voix des cloches tombant des tours, le murmure grave des prières.

C'est la fête à la fois religieuse et nationale, qu'insoucieux de l'actuelle valeur exacte du terme, le peuple appelle, tant en français qu'en allemand on qu'en luxembourgeois, „l'Octave”.



ESCH-SUR-SURE

Pendant quinze jours, Luxembourg se consacre tout entier au culte pieux de la Sainte protectrice, à la réception hospitalière de ses fidèles.

Je ne crois pas qu'à aucun autre moment de l'année, qu'à l'occasion d'aucune autre fête populaire, le peuple luxembourgeois affirme et exprime plus heureusement son origine nationale. L'atmosphère printanière de l'Octave est unique. Elle est singulièrement revigorante, singulièrement euphonique. Elle incline à l'optimisme, à l'indulgence. C'est une semaine de bonté qui a l'avantage d'en durer deux. Cela respire l'encens, la fraîcheur d'avril, la tiédeur de mai, le lilas, le muguet et la jeunesse. Une gaieté douce est dans l'air, une animation heureuse dans les rues. Mélange de Cantique des Cantiques et de chanson populaire . . . Ces foules rustiques, ces gens montés de la glèbe ou sortis de l'usine sont de bonne compagnie. La raison religieuse semble mettre un frein, librement accepté, à l'exubérance naturelle, compagne ordinaire des réjouissances publiques. Aux jours de l'Octave, jamais, la liesse ne dégénère en ripaille.

Lorsque, il a deux cent soixante ans, les autorités civiles du pays proclamèrent Notre-Dame de Luxembourg protectrice souveraine du Duché, elles couronnèrent une image qui avait sa légende . . . Depuis, la continuité des mœurs n'a cessé de vouloir, qu'au cinquième dimanche après Pâques, une procession magnifique expose, selon un parcours resté presque immuable, la statue tutélaire à la vénération des fidèles, à l'émotion mystique des croyants, et que, pendant les quinze jours qui précèdent, la Vierge Marie reçoive dans l'éblouissement de sa haute cathédrale, l'hommage de son peuple tout entier. Cela apparente Luxembourg à Lourdes, à Rocamadour, à Paray-le-Monial, aux pardons, en Bretagne, de Madame Sainte Anne, à tous les lieux de pèlerinage du monde . . . Cependant, ici plus qu'ailleurs, les pèlerins recourent à des moyens de

transport essentiellement modernes. Ces „touristes en série" de la première heure ne voyagent plus guère de nuit, chantant des hymnes et prononçant des prières dans la poussière que leurs pas soulèvent. Ils ne campent plus, comme il y a trois quarts de siècle encore, sur les places publiques, ne délogent plus les écoliers pour se mettre à l'abri des intempéries, ne quittent plus la veille, voire l'avant-veille, le lointain village d'où s'ébranle leur cortège. Le chemin de fer et, plus récemment, l'autobus, ont raccourci les distances s'ils ont augmenté les rayons. Tout le Luxembourg d'autrefois, qui s'étendait des portes de Trèves à celles de Sedan, des remparts de Liège à ceux de Metz, envoie de nouveau ses processions locales. Mais elles nous arrivent dans le courant de la matinée et les cortèges ne se forment guère qu'à la gare centrale ou à une station proche.

Pèlerinages nationaux, pèlerinages lorrains et belges de langue française, belges et lorrains de langue germanique, wallons de Belgique et de notre ancien Luxembourg, allemands de la Sarre, de la Basse-Moselle et de l'Eiffel montagnaise, français des départements voisins de la Moselle, de la Meurthe et Moselle et des Ardennes, tout cela se joint, se rencontre, se mélange, reconstitue pour un instant le Luxembourg d'autrefois, entremêlé, en des dialectes divers, ses actes de supplication ou de reconnaissance, et s'unifie enfin sous les hautes voûtes de l'église cathédrale, devant l'autel votif, chef-d'oeuvre en fer forgé de pure tradition française et devant l'art espagnol de l'image miraculeuse, Vierge couronnée d'or en robe de parade comme une infante divine . . .

Puis c'est, clôturant les fêtes, la prestigieuse procession finale, spectacle qui n'est pas sans grandeur, cérémonie qui n'est pas sans splendeur. Entre la double muraille des maïs et des sapins, le long des façades tendues de vertes guirlandes, sous l'envol des drapeaux, des bannières et des

oriflammes, parmi les prières, les cantiques et les mélodies religieuses, sept à huit mille participants cheminent à travers rues, s'inclinent devant d'immenses reposoirs drapés de verdure, rutilants de cierges et de dorures, recouverts de tapis et d'étoffes éclatantes, et regagnent, après trois heures d'un long et lent parcours, le lieu même d'où ils partirent et où les accueillera l'hymne triomphant des orgues.

En vêtements sacerdotaux ou liturgiques, où le drap d'or des chapes richement ornées et des dalmatiques précieuses se mêle à la pourpre cardinalice et au violet épiscopal, des pré-

tres, des chanoines, des abbés croisés et mitrés, des évêques, des cardinaux s'avancent, entourant, précédant, accompagnant ou portant, sous un dais somptueux, la vierge miraculeuse, cependant qu'une foule innombrable d'angelots — c'est d'ailleurs là le terme consacré — blonds ou bruns, blancs ou roses, sèment des fleurs sous les pas des porteurs.

C'est là un spectacle d'une rare qualité esthétique. Il serait impardonnable, quand on en a l'occasion, de ne pas l'avoir vu, quelle que soit, au surplus, la conception philosophique ou religieuse à laquelle on adhère.

La procession dansante d'Echternach

Je n'irai point, pour exprimer congrûment l'impression qu'elle cause, puiser, à l'effet de caractériser la procession dansante d'Echternach, dans le répertoire des qualificatifs que le mariage de la grande Mademoiselle inspira à Madame de Sévigné... Et pourtant ! je ne crois pas qu'on puisse rencontrer dans notre Europe occidentale, une manifestation de foi religieuse plus extraordinaire, plus imprévue, d'une apparence plus anachronique, d'une tradition plus invétérée et plus puissante...

Que ce spectacle, par son étrangeté, surprenne les uns, ravisse les autres, en attriste — un peu inutilement — certains, il n'importe : il est avant tout surpûmement intéressant. Il serait impardonnable qu'ayant la possibilité d'y assister, tout au moins en spectateur, quiconque est curieux d'humanité, amateur de pittoresque ou fervent de folklore, ne prit pas la peine, aux jours de Pentecôte, de pousser jusqu'à la vieille cité abbatiale des bords de la Sûre, et d'y voir, en plein XX^e siècle, se dérouler devant ses yeux, dans une ambiance unique au monde, une scène d'autrefois !

En voici le décor : Sur l'éternelle toile de fond que constituent un cirque de montagnes, des rochers couronnés de verdure et la double échappée de la rivière,

voici, selon leurs plans successifs, d'abord le moyen-âge avec les vieilles tours de l'enceinte et la fameuse basilique romane, ensuite la Renaissance avec l'Hôtel de ville de la grande place, ses arcades, sa loggia à l'italienne ; et, enfin, le XVIII^e siècle, avec cette remarquable abbaye de style Régence, dont une intervention un peu énergique pourrait faire un des plus beaux ensembles architecturaux de cette époque, si riche pourtant en somptuosité monumentale...

Et, dans ce décor, qui déjà se suffirait à soi-même, la foule, unique et immense acteur d'un drame admirablement réglé !

Abstraction faite de ce qu'une procession, quelle qu'elle soit, offre d'ordonné et de majestueux, celle d'Echternach présente deux particularités, l'une auditive, l'autre visuelle, qui la distinguent de toute autre, et qui sollicitent avec une force, avec une impétuosité inouïes, la participation, même involontaire, même rétive, du spectateur.

Rien, en vérité, n'est aussi suggestif, aussi hallucinant, que la perpétuelle répétition, sur tous les tons, sur tous les registres, de cette mélodie grêle, âpre, sauvage, discordante, venue vers nous du fond des âges et qui, jouée par d'innombrables groupes de musiciens se succé-



L'Hôtel de Ville d'Echternach - X^e siècle

dant d'espace en espace, d'intervalle en intervalle, dirige et soutient le pas des danseurs.

Elle vous poursuit cette mélodie, elle vous persécute; elle chante en vous alors que, depuis longtemps, la procession est disloquée, que les violons se sont tus, que les pèlerins ont quitté le lieu de leur péle-

rinage; on ne s'en débarrasse pas; elle persiste pendant des heures à notre oreille, éclate à notre tympan à tout propos, se retrouve embusquée dans le timbre de l'heure qui sonne, de la cloche qui tinte, dans le refrain qu'un passant fredonne, dans le ronflement de vos quatre, de vos six, de vos huit cylindres, dans les chocs

cadencés de l'express qui vous emporte, dans le battement même de votre cœur...

A l'hallucination auditive correspond, je l'ai dit, l'hallucination visuelle. Si le branle primitif — 5 pas en avant, 3 pas en arrière — qui réalisait, à distance, un singulier effet de houle, n'est plus guère en usage, il n'en est pas moins resté un mouvement d'ensemble fort impressionnant : les grandes vagues qui allaient de l'avant à l'arrière, puis de nouveau de

des enfants de chœur, des porteurs de croix, des chantres qui entonnent les litanies de St. Willibrord sur un air lent et grave où percent des appels angoissés, singulièrement émouvants, s'ébranle la cohorte des danseurs proprement dits : sur une vingtaine de rangs, de jeunes garçons de 12 à 15 ans, qu'uniformise une même chemise blanche bouffant sur une même culotte courte, serrée à la taille, se tiennent par la main ou par un mouchoir,



ECHTERNACH : Basilique

La Chase de Saint Willibrord dans la Basilique d'Echternach

l'arrière à l'avant, sont remplacées par un extraordinaire moutonnement de têtes et de corps, s'élevant et s'abaissant en cadence. Que 10.000, que 15.000 êtres humains obéissent simultanément avec une âme collective et unique, à cette volonté rythmée, cela n'est pas sans une certaine beauté, sans une certaine grandeur. Mais où le sentiment esthétique trouve davantage son compte, c'est au départ, quand après le passage processionnel du clergé,

noyé aux deux bouts. Ils sont là attentifs, dressés avec cet air sérieux et presque sévère qui rend si émouvante l'enfance riieuse ; un orchestre les précède immédiatement, composé lui aussi d'enfants de leur âge, filles et garçons, orchestre où prédominent le violon, la guitare ou la mandoline enrubannée. Et soudain, déclenché avec une unanimité étonnante par le premier coup d'archet, par la première note de la mélodie traditionnelle,

c'est un tressaillement d'une simultanéité incroyable ; et toutes ces têtes blondes et brunes, tous ces torsos frêles et souples s'enlèvent, montent, redescendent, retombent, s'enlèvent à nouveau, sans effort apparent, avec une grâce, une aisance, une élasticité, une absence de mouvements inutiles — puisque les bras n'y ont aucune part — qui placent cette danse sur un plan esthétique tout spécial. C'est ici, sans aucun maître de ballet, et grâce à un sentiment inné où la tradition séculaire a évidemment sa part, une série d'attitudes d'une exquise jeunesse, parfaitement équilibrées, parfaitement harmonieuses.

Certes, la fatigue aidant, cette harmonie perdra un peu en cours de route. Elle perd aussi avec l'âge. Pour les jeunes gens entre 15 et 20 ans cette danse religieuse devient un sport, et c'est à qui sautera le plus haut et battra son propre record. Les fillettes, les jeunes filles marquent le pas plutôt qu'elles ne l'exécutent. Les hommes, les femmes, les vieillards agissent selon leurs forces, parfois défaillantes, et leur capacité individuelle...

Ainsi, à travers les rues étroites, la croyante théorie serpente sous les rafales alternées des cordes, des cuivres et des chants, et s'engage enfin sous les voûtes immenses de la monumentale église où, dans un reliquaire de marbre, reposent les restes mortels de celui que cette manifestation médiévale honore. Le respect du saint lieu ne souffre pas de la tempête sonore qui s'y déchaîne, de la houle rythmée qui le submerge. Le branle continue et s'exaspère, la mélodie éclate et se répercute, la basilique vibre et frémit sous les chocs répétés des élans et des échos. C'est bien un paroxysme, mais un paroxysme d'une tenue remarquable. Rien n'est discordant de ces gestes ni de ces clameurs. Sous sa chape de pierre, l'évêque des Frises et des Ardennes reçoit les mêmes hommages que ceux qui allaient vers lui de son vivant, il y a douze cents ans, exactement. L'ancienneté de cette tradition et sa consistance, ne sont-elles pas un perpétuel miracle qui en justifie et annihile l'étrangeté, à première vue un peu barbare.

Luxembourg en Canoë

Je ne connais, écrit quelque part Jean-Jacques Rousseau — n'allez pas chercher dans Emile livre V — qu'une manière de voyager plus agréable que de voyager à pied, c'est de nager en canoë ! On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercice qu'on veut... partout où je me plais, je reste. A l'instant où je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépend ni de l'état de la voirie, ni de celui de mes chaussures. Je n'ai pas besoin de cheminer sur les routes immobiles, de suivre des rails impétueux, de me conformer à des volontés uniquement humaines ; je ne dépends que de moi-même et des éléments ; je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir...

Et si voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon et Pythagore,

voyager à la pagaie, c'est avec Pascal — qui, vous me le concéderez, est aussi grand, à lui tout seul, que ces trois antiques ensemble — user „de chemins qui marchent”...

Je ne prolongerai pas cette citation, qui, d'ailleurs, a le désavantage de n'en pas être une. Mais à croire les fervents du sport nautique, si Jean-Jacques avait connu, non seulement le „kayak” ou le „canadien” ou plus généralement le „canoë”, le „canou”, le „cano” ou même, comme disent les marins, le „carotti” mais encore et surtout la Moselle et la Sûre, rivières luxembourgeoises, c'est la page-reflet qu'il aurait écrite et non la page-type.

Encore n'aurait-il pas repoussé avec tant d'énergie le concours de la route et celui du rail. C'est l'auto, c'est le chemin de fer, ce sont les combinai-

sons heureuses des réseaux et des horaires qui permettent, à une jeunesse de jour en jour plus nombreuse et plus enthousiaste, à un public de touristes, dont chaque nouvel été double le nombre, de se livrer sans péripéties hasardeuses, à leur sport favori ; et si l'on peut camper admirablement sur les bords de la Sûre et sur ceux de la Moselle, rive luxembourgeoise, on peut aussi, et, je dirai, presque à toute heure, regagner soit par le macadam, soit par le ruban d'acier, son port d'attache dans l'intérieur des terres. Que de Luxembourg, ville capitale,

pare de l'Allemagne, et va se jeter dans le Rhin à quelque 200 km de chez nous. Large rivière, aux calmes eaux, elle coule, point trop lente, mais avec majesté, à travers une aimable vallée aux coteaux plantés de vignes et couronnés de forêts, et baigne des villes charmantes gaies et industrielles, sinon industrielles, et d'opulentes bourgades viticoles. Elle est sans surprise et sans embûches, accueillante, nonchalante un peu, digne d'avoir été, comme je l'ai rappelé déjà, chantée par Ausone et évoquée par Maurice Barrès.



WEILERBACH : la Sûre-Moyenne

ou de Mondorf, station balnéaire, on gagne le matin, Remich ou Grevenmacher-sur-Moselle, Ettelbruck ou Diekirch ou Echternach-sur-Sûre, pour se laisser, au fil de l'eau et de l'heure et au gré de sa fantaisie, glisser jusqu'au bout du courant, des trains propices vous ramèneront le soir au lieu du départ.

Car nos deux rivières pagaïables convergent vers le même lieu : Wasserbillig, au nom germaniquement suggestif, ce Marseille d'eau douce, port de notre Orient fluvial...

D'une part la Moselle, la classique Moselle, qui vient de France, nous sé-

D'autre part la Sûre, la romantique Sûre, plus difficile, j'allais dire plus dangereuse. Si son cours supérieur à travers les gorges étroites n'est navigable à la pagaie qu'à l'époque printanière ou automnale des hautes eaux, son cours inférieur, sur quelque soixante kilomètres, d'Ettelbruck à Wasserbillig déjà citées, l'est en toute saison. Elle compte sur son parcours 14 barrages, tous avec passe-d'eau, des pics, des bancs de sable ou de cailloux, des rochers qui affleurent, de nombreux ponts, un courant assez raide, des remous palpitants et des émotions fortes...



DIEKIRCH sur les bords de la Sûre

Mais tout cela fait justement son charme, et je crois bien que l'aventureuse jeunesse, à choisir, n'hésite pas... D'ailleurs, aux délices de la difficulté vaincue, la rivière n'ajoute-t-elle pas

l'attrait sauvage de l'étroite, rocheuse et sylvestre vallée qu'elle traverse, le fuyant reflet des châteaux qui s'y mirent et la tremblante image des villes pittoresques qu'elle baigne ?

Les Promesses des Fleurs

Si le Grand-Duché de Luxembourg est, en toute saison, terre d'élection du tourisme — frondaisons pourpres d'automne, blanc manteau hivernal, paix ombreuse des forêts d'entre juin et septembre — le printemps, quand il rayonne au ciel bleu, y est l'époque du plus tendre accueil.

Aux semaines qui suivent la quinzaine pascalle — et il semble vraiment que chaque année, la saison se déplace avec les fêtes mobiles — la terre luxembourgeoise tout entière met sa robe de première communiant.

C'est d'une analogie, d'une coïncidence, d'un synchronisme troublants : simultanément, pendant que, aux deux, aux trois dimanches qui s'inscrivent au calendrier après Pâques Closes, les rues des moindres villes, des plus humbles villages, se parent de théories de fillettes, rieuses mais sages, en leurs blancs atours et sous leurs voiles blancs, notre pays, depuis la Moselle française, au sud, jusqu'à l'Ardenne belge, au nord, par vagues successives et rapprochées, se fleurit de neige printanière.

D'abord tout est limpidité dans ce paysage presque irréel d'estampe japonnaise ; mais la blanche floraison, un instant timide, soudain envahit l'espace : l'aubépine éclate aux haies qui enclosent les prairies ou bordent les chemins ; la fleur de l'abricotier, du pêcheur, escalade les murs et les façades comme les ampoules d'une enseigne lumineuse. Le long des plus belles routes d'Europe neige la neige des poiriers, et les pommiers s'effeuillent comme d'immenses roses à peine teintées. Dans les vergers innombrables, attendrissants de beauté et de grâce, les cerisiers, ornés de florales guirlandes, balancent la lumière sur leurs branches ; le quetschier, issu du sol national, le mirabellier qui nous vint de Lorraine, le prunier, qui monta vers nous de la lointaine Loire, préudent,

par le blanc rayonnant de leurs fleurs, à la somptueuse pourpre violette ou à l'or royal de leurs fruits. . . . Tout est léger, fragile, aérien, immatériel, et la fraîche verdure printanière du jeune blé et de l'herbe duveteuse, orchestre cette symphonie blanche avec une merveilleuse douceur. . . .

Mais, bientôt, le spectacle devient éblouissant : pendant des kilomètres, les routes, en certaines contrées, progressent sous un dôme de blancheur qu'un peu de rose, parfois, relève ; nos demeures, toutes, semblent se blottir sous les fleurs. Devant chaque maison, dans chaque jardin, les arbres fruitiers, frères pavillons de blancheur, sont autant de reposoirs : sur les pentes douces que blondit le soleil, s'étagent les terrasses des vergers où les pommiers tordus arrondissent leurs coupes, où les poiriers élancés érigent leurs minarets ; le chemin qui aborde le village, le traverse et le quitte, trace à travers la prairie deux avenues triomphales sous des palmes neigeuses ; dans les intimes jardins, ratissés et soignés, qui encorbeillent nos villas urbaines, dans les nobles parcs pensifs qui encerclent nos châteaux parsemant la campagne, les jacinthes, les crocus resplendent royalement, les rhododendrons multicolores s'épanouissent, les magniolas opulents embaument. La giroflée, qu'un hommage amical à la Lorraine intitule chez nous „violettes de Metz", fleurit dans les carrés du presbytère, cependant que sur les tombes des êtres chers qui nous ont quittés, des pensées, toutes en velours, sollicitent les premières abeilles. Sous chaque feuille d'automne naît l'anémone étonnée, pointe la primevère à senteur d'abricot, pousse la violette au sylvestre parfum, et les grappes mauves du jolibois, accrochées à leur tige ligneuse, font place bientôt au genêt resplendissant des pentes ardennaises.

Mais si les fleurs des bois et des

champs se prêtent, chez nous comme ailleurs, à l'odorant bouquet, souvenir des excursions champêtres, le léger fleurissement de l'arbre qui nous donnera des fruits est, par tout le monde, respecté : nul n'entend rentrer de sa promenade dominicale avec la fragile brassée des fleurs délicates arrachées à celui qui fait, sans défense, au passant, l'offrande de sa

beauté ; nul n'en flanque le pare-brise de sa voiture ou n'en charge les ailes. On sait, chez nous, qu'il convient d'en laisser les pétales, leur tâche accomplie, neiger sur la route, sur la prairie, à l'orée du champ, au pied de la haie, afin que l'été proche les change et la mûrisse, et que les fruits de l'automne à venir „passent les promesses des fleurs”.

Le Luxembourg gastronomique

Après la cuisine française, qui est la première du monde, et sur le même rang que la cuisine belge, je placerai, sans hésitation et sans modestie, la cuisine luxembourgeoise.

Comme d'innombrables bonnes choses, l'art culinaire nous est venu en droite ligne de la Lorraine. Peut-être a-t-il passé la frontière en sabots, comme il est dit dans la chanson ? Mais le fait est que la cuisine messine, célébrée par M. Auricoste de Lazarque dans un des ouvrages les plus spirituels qui aient jamais été écrits en cette agréable matière — et Dieu sait que depuis Brillat-Savarin, il faut de l'esprit à revendre pour briller à ce sujet — est la base de la nôtre. Sur notre territoire elle s'est rencontrée avec la cuisine liégeoise. De cet harmonieux mélange gastronomique, adapté aux particularités de notre sol et de notre climat, naquit un beau jour, ou plutôt un beau matin, dans les salles voutées, aux meubles de chêne noircis par les siècles et la fumée de l'âtre, la cuisine luxembourgeoise, telle que, depuis, la mère l'a transmise à sa fille, de génération en génération.

La cuisine luxembourgeoise, je le déclare sans pudeur aucune, est la seule qui sache épicer dignement l'écrevisse, immigrée ou locale, traiter comme il convient la truite, „née native” de nos ruisseaux, fumer congrûment le jambon d'Ardenne, frire le gras-double à la luxembourgeoise, accommoder la grive ardennaise, étuver

le gigot national, réussir la tarte aux quetsches, cuire la concoyotte d'origine, élaborer la friture de perches mosellanes, rôtir au lard le poulet de grain, mettre le cochon de lait en gelée, unir savamment aux fèves de marais l'échine de porc fumé, incorporer au boudin de Noël toutes les herbes de la St-Jean — ce qui n'est paradoxal qu'en apparence ! — et mettre enfin du Gréchen dans bien des sauces

Cuisine au beurre, abondante, copieuse, arrosée de bière du pays mousseuse et fraîche, ou d'un cru mosellan pétillant et clair, et dont activent l'absorption le quetsch, le kirsch ou la prunelle, distillés, pour ainsi dire, au pied même de l'arbre qui produit le fruit

Cuisine, me dira-t-on, peu faite pour des estomacs délicats. Mon Dieu ! un filet de truite au bleu, une feuille de jambon cru, un émincé de blanc de poulet, le tout accompagné d'un verre d'eau de source, bien claire — l'eau jaillissant du grès de Luxembourg est d'une suavité délicieuse — cela ne satisfait-il pas aux exigences digestives les plus compliquées ?

D'ailleurs, la cuisine luxembourgeoise est d'une admirable spontanéité ! Elle ne s'épuise point en recherches trop savantes. Elle sait excellemment faire usage des ressources locales, et appliquer le principe „que le sol qui produit le plat de résistance produit également de quoi le relever”.

De là, à tous les services, l'incorporation d'un, voire de plusieurs légumes ; souvent aussi — n'allez pas vous récrier ! — l'adjonction de fruits, selon des concordances mystérieuses : celui qui sut découvrir que la marmelade de reinettes grises épouse harmonieusement la grive rôtie, bardée d'une feuille de vigne, prouva peut-être sans s'en rendre compte, la loi des correspondances gustatives, quand il accompagna de fruit l'oiseau qui s'engraisse, se grise, et se parfume de baies

De là encore l'emploi de la crème fraîche, ce révélateur des saveurs les plus discrètes, des bouquets les plus dissimulés

Et enfin, l'usage constant de la banane pomme de terre, qui, chez nous, flanque exactement tous les plats : viande, poisson, œufs, légumes, et qui, si elle permet par son abondance „au gros mangeur” d'en avoir toujours à sa suffisance, permet aussi, grâce à sa neutralité exemplaire, au fin gourmet de déguster, avec jouissance et persistance, les sapidités les plus fugaces.

Toutefois cette cuisine locale n'est pas exclusive. Vous trouverez partout aussi les grandes recettes interna-

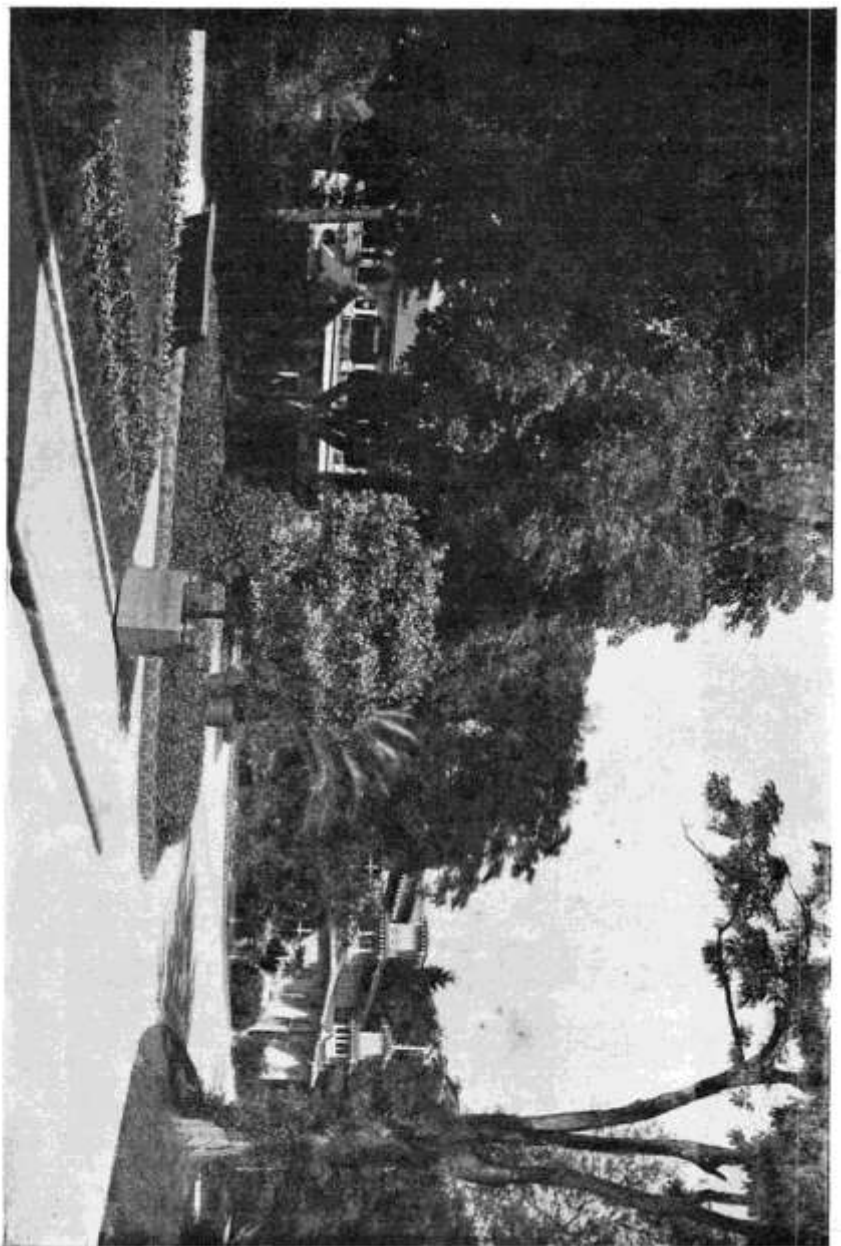
tionales, heureusement passées au crible luxembourgeois, c'est-à-dire agrémentées de ce „je ne sais quoi” qui les naturalise : à côté des plats essentiels, propres à notre pays et que je viens d'énumérer, vous rencontrerez aussi dans nos hôtels et dans nos restaurants, admirablement préparés : le consommé aux pâtes italiennes, le bifteck bien saignant, la côte de pré-salé première, la franche de rosbif à l'anglaise, la poularde de Bresse ou de Bruxelles, dorée comme il convient, la sole normande, le rôti de veau bien blanc et bien tendre, l'omelette fines herbes, l'asperge en branche, d'Argenteuil ou de Malines, le turbot sauce hollandaise, les huîtres d'Ostende, tout gibier, poils et plumes, le jambon d'York ou de Mayence, les primeurs d'Algérie, la gamme entière des fromages de France, de Suisse, de Hollande et d'Italie, les raisins de la banlieue bruxelloise, les pommes d'Amérique, la bière de Munich, les vins de France, les desserts luxembourgeois...

Que vous soyez tentés par cet internationalisme culinaire, greffé sur la gastronomie locale, et que vous succombiez à cette tentation, c'est la grâce que je vous souhaite !

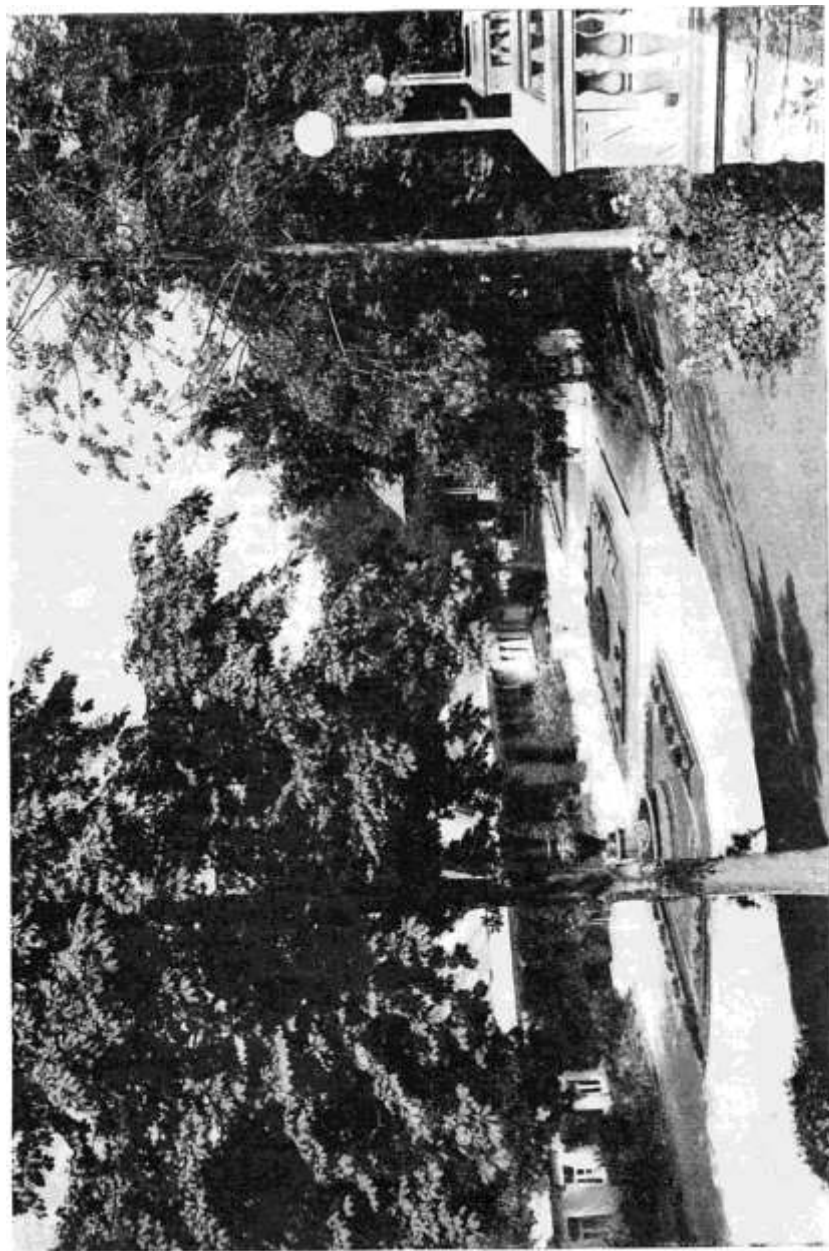
Mondorf ou le Théâtre de la Nature

Dans le cadre merveilleux de son parc immense, Mondorf-les-Bains, par une adaptation parfaite de circonstances à la fois artistiques et pittoresques, créa un théâtre en plein air, un théâtre de verdure ou de la nature, sans équivalent nulle part. Il n'en est guère de plus vaste, il n'en est pas de plus original, il n'en est pas aux aspects plus variés ; s'il n'est pas le seul au monde — et pourtant je ne le jurerais point — à pouvoir changer jusqu'à ses décors naturels, il est certes le seul pourtant à s'étendre simultanément à la fois sur le territoire souverain de deux pays : A Mondorf-les-Bains, selon les exigences scéniques, on joue en France ou en Luxembourg.

Le théâtre de verdure proprement dit, celui où la „Tosca” alterne avec la „Fille du Régiment”, „Martha” avec „Robin des Bois”, „Cavalleria Rusticana” avec la „Vie de Bohème”, est en territoire français. Minuscule, une rivière sépare les deux pays, qu'unissent à nouveau des ponts aux allures vénitiennes. Entre des masses de verdure, admirablement équilibrées, un pavillon Louis XVI aux proportions parfaites — une orangerie désaffectée — érige, étale plutôt, l'élégance de sa façade, et constitue une toile de fond idéale. Ce pavillon est unique ! Evoqueateur des „Folies”, des „Caprices”, des „Brimborions”, des „Châteaux de Bagatelle”, des „Grand et Petit Trianons” et du „Hameau



MONDORF-LES-BAINS : le Parc



MONDORF-LES-BAINS : le Parc

de Marie-Antoinette" à Versailles, il est inspiré de cet art architectural, subtil, léger, gracieux, partant si français et pourtant si classique, de la fin du XVIII^e. Il est romantisé par la vigne-vierge qui escalade son treillage, modernisé par les médaillons polychromes qui timbrent ses linteaux, localisé par les divinités en fayence unicolore qui habitent ses niches. Il n'est pas jusqu'à l'harmonieux contraste de ses grandes baies cintrées avec les naïves tuiles rouges du toit rustique qui le couronne, qui ne prouve combien ces styles consacrés ont tout de même de la souplesse, et peuvent, sans que rien vienne modifier les lignes essentielles de l'art classique, tenir compte de toutes les exigences nouvelles de l'époque, de toutes les circonstances inédites du milieu. Tout cela est parfaitement ordonné — pas une dissonance, pas une faute de goût, — et fait honneur à l'architecte qui l'a conçu.

Ce pavillon faisant toile de fond est lui-même encadré d'arbustes et d'arbres d'essences diverses, qui s'échelonnent savamment selon leurs dimensions différentes et leurs teintes multiples, et vont, depuis les rhododendrons, les lauriers-roses et les grenadiers qui forment les coulisses, jusqu'aux tilleuls, jusqu'aux pins sylvestres, jusqu'aux maronniers centenaires qui déroulent leurs draperies immenses du haut de cintres invisibles.

Quand sur tout cela la lumière du soir joue en ombre et or, que les dernières lueurs du crépuscule luttent avec l'éclat des projecteurs électriques arrosant la scène de lumière selon les procédés les plus récents, le ciel lui-même se met de la partie ; il „fait décor“, s'étageant jusqu'à l'infini ; il se dépile largement au-dessus de la tête des spectateurs ; d'une pureté limpide et presque italienne quand on joue la „Tosca“, il se couvre partiellement de nuages lointains, déchiquetés comme des montagnes tyroliennes, quand on donne la „Fille du Régiment“ . . .

Au fond, le clocher de l'église de Mondorf impose sa note particulière. . . .

Ce décor, si la nature le fournit avec libéralité, il arrive aussi que la machinerie le supplée, quand la nécessité de l'action et les changements de scène l'exigent. Mais cela est réduit à un strict minimum.

Comme au temps où l'art balbutiant du Moyen-Age s'exprimait sur le parvis des cathédrales, la scène ici est sur le terre-plein devant cette façade charmante. Une large fosse, creusée entre le proscénium et l'espace réservé au public, permet d'abriter un orchestre. Puis vient le „parterre“, immense quadrilatère sablé, où 1200 spectateurs peuvent être assis commodément et que flanquent deux promenoirs gazonnés, plantés de tilleuls odorants. Majestueux, un cèdre du Liban garde l'entrée.

De tous côtés, on voit également bien la scène ; grâce aux heureuses dispositions d'acoustique et d'éclairage on ne perd pas un mot du dialogue et on perçoit, jusque dans ses moindres finesses, le jeu des acteurs.

Cependant, ce théâtre en plein air, selon les pièces représentées, il arrive qu'on le double d'un autre, celui-ci en territoire luxembourgeois. Le décor Louis XVI, la salle quadrangulaire, les promenoirs gazonnés, alors sont consignés. Groupés sur l'immense terrasse qui domine la pièce d'eau et la paresseuse rivière-frontière qui la traverse, les spectateurs assistent aux rencontres d'Elsa et de Lohengrin. Sans praticables, sans coulisses, sans machinerie, ils verront le „Chevalier Légendaire“, évoluer sur une vraie barque, dans de la vraie eau et, sous les flots de lumière électrique, qui semblent vraiment lunaire, de vrais cygnes, pris d'une majestueuse inquiétude. . . .

On ne pourrait vraiment pousser plus loin l'illusion théâtrale.

SOMMAIRE

	Page
Aperçu historique sur le Grand-Duché de Luxembourg	3
Voix étrangères	5
Le pays du bon accueil	7
Tourisme en réduction	8
Les quatre aspects de Luxembourg	9
La ville de Luxembourg	10
Une ville forte d'autrefois	12
L'Empreinte de Vauban ... et celle de Goethe	15
L'Art monumental à Luxembourg	17
Luxembourg, monde souterrain	21
La Forêt luxembourgeoise	23
Forêt de mon pays	25
Luxembourg, pays montagneux	26
Les Rivières luxembourgeoises	27
Luxembourg, le pays aux cent-trente châteaux	29
La Procession de l'Octave	32
La Procession dansante d'Echternach	35
Luxembourg en canoë	38
Les Promesses des Fleurs	41
Le Luxembourg gastronomique	42
Mondorf ou le Théâtre de la Nature	43
